

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

LE SIRE DE JOINVILLE

(FIN)

Le Roi se trouvait encore à Sidon, quand une nouvelle terrible lui parvint : sa mère n'était plus !

Nous n'avons pas à nous appesantir sur tous les titres que la Reine Blanche avait à l'amour, à la vénération, à l'entière confiance de son fils ; qui ne les connaît pas ? Mais ce qu'on ignore davantage, c'est le peu de regrets que cette femme éminente paraît avoir laissés après elle, hormis dans l'âme de ce fils, qui lui devait tout ce qu'il était comme Roi, homme et chrétien.

Deux jours entiers, enfermé chez lui, Louis demeura seul avec sa douleur, sans voir personne. Le premier ami qu'il fit appeler fut Joinville.

« Quand je vins devant luy dans sa chambre, et qu'il me vist, il me tendist les bras et me dist : — Ah ! sénéchal ! j'ay perdu ma mère. — Sire, je ne m'en émerveille pas, répondis-je, car elle devoit mourir ; mais je m'émerveille que vous, qui estes un sage homme, ayez mené si grand deuil ; car vous savez que le sage dict que la tristesse que l'homme a au cœur ne luy doit paraître au visage ; et celui qui le fait donne joie à ses ennemys et tristesse à ses amys. »

Quoi ! voilà les seules paroles que Joinville, le bon Joinville, tire de son cœur en présence de ce deuil filial si profond et si complet ? Quoi ! il ne se jette pas dans ces bras qui lui sont tendus ? Il ne mêle pas des larmes sympathiques aux larmes amères de cet ami désolé ? Est-ce croyable ?

Cependant, d'un autre côté encore, on vient lui demander appui et consolation.

« Madame Marie des Vertus, moult bonne dame » et moult sainte femme, me vint dire que la » Royne menoit moult grand deuil, et me pria que » je l'alasse reconforter. Et quand je vins là, je » trouvai qu'elle pleurait, et je luy dis que bien » vray dit celui qui dit qu'on ne doit croire » femme, — car c'estoit la femme que plus vous » haïssiez dont vous menez tel deuil. — Et elle » me dit que ce n'estoit pas elle qu'elle ploroit, » mais pour le Roy à cause du deuil qu'il me- » noit. »

Pourquoi Marguerite de Provence haïssait la mère de saint Louis, c'est ce que des anecdotes présentes à l'esprit de tout le monde disent assez. Joinville les rappelle dans ses Mémoires :

« Les durtéz que la Royne Blanche fist à la » Royne Marguerite, furent tiex (telles) que la » Royne Blanche ne vouloit souffrir que son fils fust » en la compagnie de sa femme. »

Ces durtéz avaient maintes fois tiré des yeux de Marguerite d'autres pleurs bien amers. Joinville, sans les avoir vu répandre, prenait fait et cause évidemment pour elle, et ceci explique l'espèce d'indifférence qu'il témoigne devant la disparition de cette illustre Blanche de Castille, qui tient une place si belle dans notre histoire.

Du reste, il ne flattait pas plus les femmes que les rois, et l'on ne peut s'empêcher de sourire à voir la manière dont il remplit son rôle de consolateur.

La mort de la Régente ne permettait plus à

Louis de rester éloigné de son royaume. Il dit donc adieu à cette Terre-Sainte, qu'il gémissait de laisser en si grande partie au pouvoir des infidèles. A la suite de nouvelles trêves conclues avec le soudan d'Égypte, ce qui restait de prisonniers au Caire avait enfin été rendu, et Joinville lui-même n'aspirait plus désormais qu'à partir.

Ils s'embarquent ensemble; mais que de contre-temps encore et que de périls ne leur faut-il pas essuyer avant de toucher le sol natal! Une horrible tempête vient les assaillir en route; peu s'en faut que le Roi et tout ce qui lui est cher ne trouvent la mort dans les flots. Un commencement d'incendie se déclare à bord du bâtiment qui le porte; la Reine manque d'être brûlée dans son lit. Néanmoins, tous les épisodes de cette difficile traversée n'ont pas une égale gravité. Il en est un qui présente même un côté assez plaisant.

Les tempêtes ont cessé, mais non la gêne et les privations, compagnes d'une longue navigation. Un jour, au milieu des eaux bleues de la Méditerranée, on aperçoit une île à l'horizon; c'est l'île fertile de Pantalarie. Elle est peuplée de Sarrasins, n'importe; ne pourrait-on obtenir là quelques fruits pour les pauvres enfants? Tel est le désir exprimé par Marguerite, dans sa sollicitude maternelle. Pour y satisfaire, trois galères sont détachées en avant et cinglent vers l'île en toute hâte, avec l'ordre de rallier la flotte à son passage. La flotte arrive en vue du port; les trois galères ne se montrent pas. Cette absence, qui se prolonge, donne lieu aux plus sinistres conjectures. Sans doute les Sarrasins les auront retenues avec ceux qui les montaient.

Les hommes de l'équipage, consultés par le Roi, l'engagent à s'éloigner sans perdre de temps, « car, lui disent-ils, vous êtes entre les royaumes de Tunis et de Sicile, qui ne vous aiment guère. » — Le Roi repousse ce conseil. Lui, laisser les siens en captivité? Non, jamais! Il veut, à tout prix, aller les délivrer. On manœuvre en conséquence. La Reine se désespère : — « C'est moi, dit-elle, qui suis cause de tout cela. »

Mais soudain, tandis qu'on tourne les voiles, les galères paraissent et reviennent tranquillement, sans avoir souffert ni violences ni avaries. Pourquoi donc cet inexplicable retard?

Les marins s'excusent auprès du Roi. Ce n'est point à eux que la faute en doit être imputée; c'est à six jeunes bourgeois de Paris qu'ils ont à bord. Descendus à terre, les Parisiens se sont amusés dans les jardins de l'île, à manger des fruits, sans qu'il fût possible de les arracher de là; si bien que, ne voulant pas les abandonner, on a dû attendre qu'ils en eussent assez.

Le Roi, justement irrité, ordonne que les six délinquants soient mis dans la chaloupe. — « Lors, dit Joinville, commencèrent à crier et brèrre. » — Ils conjurent le Roi de les dépouiller plutôt de tout ce qu'ils possèdent. La chaloupe! c'est là qu'on met les larrons et les meurtriers; les voilà désho-

norés pour toujours! — La Reine, Joinville, tout ce qui est là intercèdent pour eux; Louis n'écoute rien. Les Parisiens sont mis dans la chaloupe, et achèvent ainsi le voyage de la façon la moins agréable du monde, entre les vagues qui, dans les gros temps, leur passent sur la tête, et le vent qui menace de les emporter. — « Et ce fut à bon droit, continue le narrateur, qu'ils furent ainsi punis, car leur gloutonnerie nous fit perdre huit bonnes journées, parce que le Roi fit tourner les nefs sans devant-derrière. »

Notons en passant que plusieurs fois, dans cette croisade, on rencontre des bourgeois et même des bourgeois de Paris. Ce qui précède nous apprend que les premiers n'y étaient pas toujours un modèle d'exacte discipline.

Enfin on aborde en France; chacun ne songe plus qu'à regagner ses foyers. Joinville même, quand, selon son expression, il le voit en sa terre et son pooir (pouvoir, royaume), prend congé du Roi. Quant à lui, sur toute sa route, on peut dire qu'il est déjà aussi dans sa terre, tant il se trouve en pays de connaissance:

« Je m'en vins, dit-il, par le Dauphiné Viennois, » qui appartenait à ma nièce, et par la comté de » Châlons, qui appartenait à mon oncle, et par la » comté de Bourgogne, qui appartenait à son fils. »

Joinville était grandement apparenté; mais des affections plus proches l'attendent dans son propre domaine, et l'on est pressé d'y arriver avec lui. Nous avons entrevu jadis les émotions du départ; nous tenons maintenant à partager celles du retour.

Hélas! toutes n'appartenaient peut-être pas à la joie. Au beau château de Joinville, le maître du lieu avait, en partant, laissé une mère; il y avait laissé une jeune femme : allait-il les y retrouver? — Il retrouvait du moins ses deux enfants, quittés avec tant de peine, des frères, des amis, des vassaux, dont il était aimé, et qui doivent plus que jamais saluer sa présence par des fêtes et des banquets? Tristes ou gais, tous les mouvements de ce brave cœur nous intéressent: qu'il nous les dise! Non, il ne dira rien.

« Quand j'eusse un peu demouré à Joinville et » que j'eusse arrangé mes affaires, je retournerai » vers le Roy, que je trouvai à Soissons. »

Voilà, sur ce point, tout ce qu'il raconte, et nous n'en saurons pas davantage.

C'est donc près de saint Louis qu'il faut encore, qu'il faut toujours aller le chercher. Soit que le monarque réside à Paris, à Vincennes, ou dans quelque autre lieu de plaisance, Joinville le suit. Il continue à siéger dans ses conseils; il l'assiste dans ces audiences célèbres, souvent tenues en plein air, où Louis se faisait le juge de paix de ses plus humbles sujets. Un nouveau lien, à la grande joie du sénéchal, vient encore le rattacher à lui: c'est le mariage de la fille aînée du Roi avec Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre. Ce jeune seigneur, en raison de son âge, n'avait pu prendre part à la récente croisade; maintenant, il

n'allait plus quitter la cour de France, et Joinville y trouvait ainsi rassemblé tout ce qui avait droit à son attachement et à sa fidélité.

Les actes et les paroles de saint Louis tels que les rapporte ici Joinville, se trouvent, pour la plupart, reproduits dans les histoires de France un peu détaillées, où chacun peut les lire. Nous en rappellerons quelques-uns, qui mettent en relief tout ce qu'offraient de sage et de judicieux les enseignements paternels que ce prince, supérieur à son siècle sous tant de rapports, se plaisait à répandre autour de lui, dans l'intimité de sa vie privée.

Parmi les familiers et les commensaux qui hantaient journellement la demeure royale, on comptait le fameux docteur Robert de Sorbon, né de parents obscurs, mais que Louis admettait à sa table, à cause, dit Joinville, *du grand renom qu'il avait d'être preud'homme*. Un jour, le docteur et le sénéchal, assis l'un près de l'autre, s'entretenaient à voix basse, lorsque tout à coup le Roi les interpelle :

« Parlez haut, leur dit-il, car vos compagnons » croient que vous méditez d'eux. Si vous parlez » en mangeant de choses qui doivent plaire, parlez » haut; sinon, taisez-vous. »

Leçon excellente de savoir-vivre. Ne semble-t-il pas qu'on entende un père de famille morigénant ses enfants, plutôt que l'un des plus grands potentats du monde, trônant au milieu de sa cour ?

Un peu plus loin, nous retrouvons encore Robert de Sorbon et le sénéchal en scène.

Le Roi était allé passer au château de Corbeil la fête de Pentecôte. Une suite nombreuse de chevaliers l'y accompagnaient. A l'issue du repas, on descend dans un pré qui s'étendait au pied de la chapelle. Là, au milieu de cette foule brillante, le savant docteur vient droit au sire de Joinville, le prend par son manteau, et le menant auprès de Louis, lui reproche, devant tout un cercle d'assistants accourus autour d'eux, d'être plus richement vêtu que le Roi.

« Je lui dis : — Maître Robert, sauf votre grâce, » je ne fais mie à blâmer si je me vêts de *vert* et » de *vair*, car cest habit me lessa mon père et ma » mère; mès vous faites à blâmer car vous estes » fils de vilain et de vilaine, et avez laissé l'habit » de vostre père et vostre mère, et estes vestu de » plus riche camelin que le Roy. — Et lors, je pris » un pan de son surcot et du surcot du Roy, et » lui dis : — Or, regardez si je dis vray. — Et lors » le Roy entreprist à défendre mestre Robert de » paroles, de tout son pouvoir. »

Le secours était précieux, et le docteur en avait grand besoin, car la réponse est rude. On y voit percer l'orgueil de race, sentiment que l'on ne rencontre guère ailleurs dans les Mémoires de Joinville. Des joîtes analogues n'étaient pas rares entre le franc chevalier et le célèbre fondateur du collège de *Sorbonne*. Ils se cherchaient et s'attaquaient volontiers l'un et l'autre. Louis IX prenait plaisir à les voir aux prises, et souvent, par quel-

que mot jeté à dessein dans la conversation, les y mettait lui-même. Cette fois pourtant il avait cru devoir agir comme médiateur.

Un moment après, le Roi, assis sur les marches de son oratoire, appelle son fils aîné Philippe et son gendre Thibaut, et leur montrant la terre à côté de lui : — « Asseyez-vous ici, dit-il, tout près » de moi, afin qu'on ne nous entende pas. » — Les jeunes princes s'en défendent par un respect mal entendu. Louis invite alors le sénéchal à prendre la place refusée par eux. Joinville obéit sans hésiter, et se presse tout contre lui, si bien que sa robe, nous dit-il, touchait celle du Roi. Sur l'ordre de ce dernier les deux princes s'asseyent auprès du sénéchal, et le Roi reprenant la parole, leur dit :

— « Grand mal avez fait, quand vous, qui » estes mes fils, n'avez pas fait du premier coup » ce que je vous ay commandé; gardez-vous que » cela vous arrive jamais. — Et ils dirent qu' » plus ne le feroient. — Et alors, le Roy me dit » qu'il nous avoit appelés pour me confesser » qu'à tort il avoit défendu mestre Robert contre » moi. — Mais, ajouta-t-il, je le vis si esbahi, qu'il » avoit besoin que je l'aydasse. Toutefois, ne vous » arrêtez pas à ce que j'ay dit pour défendre mes- » tre Robert; car, comme dit le sénéchal, vous » vous devez vestir bien et proprement, pour que » vos femmes vous en ayment mieux et vos gens » vous prisent davantage; car, dit le sage, on doyt » se parer dans ses robes et dans ses armes, de » manière que les prud'hommes du siècle ne » puissent dire qu'on en fait trop, ni les jeunes » gens qu'on en fait trop peu. »

Ni trop, ni trop peu; telle est effectivement en toutes choses et en tout temps le précepte de la sagesse. Il s'applique à nos vêtements comme au reste. Les hommes s'y conforment en cela facilement; mais, hélas! que de femmes, lorsqu'il s'agit de parure, ne jugent pas même que *trop* soit assez!

Ce n'était pas saint Louis qui donnait à ses enfants et aux seigneurs de son royaume l'exemple du luxe. Rien de plus simple, rien de plus sévère que son costume, tel que le décrit Joinville :

« Après que le Roy fust révenu d'outre-mer, » il se maintint si dévotement que onques depuys » il ne porta ni *noir*, ni *gris*, ni *écarlate*, ni » étriers, ni éperons dorés. Ses robes estoient de » camelot ou de *pers* (1); les fourrures de sa cou- » verture et de ses robes estoient de peaux de » *garantes* et de pattes de lièvre. »

Il était dès lors aisé au sénéchal de Champagne, jeune et riche, d'être plus somptueusement vêtu que lui. Joinville d'ailleurs n'avait pas fait dans son âme le vœu de retourner au pèlerinage d'Orient, et saint Louis l'avait fait, s'associant encore de loin, par une sorte de deuil muet, aux malheurs

(1) Bleu noir.

de la Terre-Sainte, jusqu'à ce qu'il pût l'accomplir. Le Roi n'annonçait pas hautement son projet, mais ceux qui l'approchaient ne s'en doutaient que trop. Joinville en était évidemment préoccupé. Une nuit, il vit en songe le Roi, qu'un prêtre revêtait d'une chasuble de serge rouge. Vivement frappé de cette vision, il consulte un prêtre sur ce qu'elle peut signifier. Le prêtre lui prédit la seconde croisade du Roi et le triste succès qu'elle aurait. Prédiction facile à faire et qui ne tarda guère à se réaliser.

Seize années s'étaient écoulées depuis le retour de saint Louis, quand il quitta de nouveau la terre de France, pour n'y plus rentrer que dans son cercueil.

« J'ai entendu dire », observe tristement Joinville, que tous ceux qui conseillèrent au Roy le départ, firent péché mortel, parce que tant qu'il estoit en France, tout le royaume estoit en bonne paix au dedans et avec tous ses voisins, et que, depuis ce départ, l'état du royaume ne fit qu'empirer. »

Comme la première fois, Louis emmenait avec lui tous les princes de sa famille, parmi lesquels on comptait cette fois son gendre, le jeune roi de Navarre. L'un et l'autre pressèrent fortement le sénéchal de partir avec eux; mais tout l'attachement qu'il leur portait ne put triompher des souvenirs que lui avait laissés la précédente croisade, et de la désapprobation formelle avec laquelle il voyait se préparer cette nouvelle et fatale expédition.

... « Je leur disois que si je voulois en faire au gré de Dieu, je demourerois ici pour ayder et défendre mon peuple; car si je mettois ma per- sonne à l'aventure du pèlerinage de la croix, là où je voyois tout clair que ce seroit dommage de mes pauvres gens, je m'attirerois le courroux de Dieu, qui se sacrifie pour son peuple. »

Ces paroles de grand bon sens et de saine piété contenaient une leçon à l'adresse du Roi; elle ne fut pas entendue, ou du moins ne fut pas acceptée. Rien ne put l'arrêter, ni le souci de son peuple de France, ni l'état de langueur physique où lui-même était tombé.

« Grand péché firent ceux qui lui conseillèrent le voyage, répète Joinville, à cause de la grande foiblesse où il estoit, car il ne pouvoit souffrir ni la voiture ni le cheval. Sa foiblesse estoit si grande, qu'il souffrit que je le portasse depuis l'hostel du comte d'Auxerre, où je pris congé de lui, jusqu'aux Cordeliers. Et tout foible qu'il estoit, s'il fust demouré en France, il eust pu vivre encore et faire moult bien. »

Joinville, portant pieusement saint Louis dans ses bras, comme une mère porte son enfant malade, va prendre aussi congé de ses lecteurs, en nous laissant sous l'impression d'attendrissement et de tristesse dont son propre cœur est pénétré. D'autres nous diront la courte expédition et la fin si

grande de résignation et d'humilité du saint Roi; quant à lui, sa tâche est terminée.

« Du voyage que le Roy fit à Tunis, je ne veux rien raconter ni dire, parce que, Dieu mercy, je n'en fus pas, et je ne veux dire et mettre dans mon livre, choses dont je ne sois certain. »

Cependant nous ne quitterons pas le sénéchal de Champagne sans chercher au moins à connaître comment et par quoi fut rempli le reste de sa longue carrière. Ce n'est pas à lui qu'on peut le demander, car il se tait, mais à ses biographes et au peu de documents qui leur ont fourni ce qu'ils nous en apprennent.

Saint Louis n'était plus; Thibaut de Navarre avait expiré comme lui sur la côte africaine. Le sire de Joinville, veuf de sa première femme et remarié, vivait dans ses terres en bon père de famille et en digne seigneur, aidant et défendant son pauvre peuple, comme il l'avait annoncé aux deux princes. Il fréquentait peu la cour, et semble rester étranger aux événements de cette époque. Pourtant, il n'en sera pas toujours de même; les rois se succèdent: si Philippe III lui est indifférent, Philippe IV lui est odieux. C'est sous le règne de ce petit-fils de saint Louis, si dissimulé à son aïeul, que le sénéchal de Champagne rédige ses Mémoires, et plus d'un passage y trahit, en paroles amères, l'animosité dont son vieux cœur est plein. Il suffira d'en citer un.

Joinville vient de nous raconter la terrible tempête qui, au retour de la Terre-Sainte, a failli submerger le vaisseau royal; il nous dit les hautes et religieuses pensées que cette mort, entrevue de si près, inspire à saint Louis:

« ... Le Roy s'assit sur le bord de la nef, et me fit asseoir à ses pieds, et me dit: — Sénéchal, nostre Dieu nous a bien montré son grand pouvoir, car un de ses petits vents — non pas le maître des quatre vents — devoit noyer le Roy de France, sa femme, ses enfants, et toute sa compagnie... De telles tribulations, quand elles arrivent aux gens, ou de grandes maladies, ou d'autres persécutions, sont des menaces de notre Seigneur... Après les menaces, si le mauvais serviteur ne se veut amender, le Seigneur frappe de mort ou d'autres grièves peines qui sont pires que la mort. »

« Que le Roy qui règne aujourd'hui, ajoute Joinville, y prenne garde! car il est échappé à un péril aussi grand, ou même plus grand que nous ne fusmes; et qu'il s'amende de ses méfaits, de manière que Dieu ne le frappe cruellement ni dans luy, ni dans ce qui lui appartient. »

Cet avertissement sévère fait allusion au danger que venait de courir Philippe-le-Bel, quand, poursuivi par le peuple de Paris, que soulevaient la dureté des impôts et l'altération continuelle des monnaies, il n'avait trouvé d'asile que dans la maison des Templiers, — de ces mêmes Templiers que, quelques années plus tard, il faisait brûler dans l'Ile aux Juifs.

Considéré à distance par nous, le règne de ce prince marque un progrès décisif dans la longue lutte du pouvoir royal contre la féodalité, lutte dont l'unité politique de la France allait être le résultat. Mais ce point de vue échappait aux contemporains, et l'intérêt historique qu'on peut y trouver n'eût d'ailleurs compensé que médiocrement, à leurs yeux, les procédés violents dont ils étaient ou témoins ou victimes. Rien de plus antipathique, on le conçoit, au loyal Joinville, que le caractère de ce Roi impérieux, avide, marchant toujours à son but, sans scrupule et sans pitié. Il lui fit une constante opposition, qui finit même par se traduire en résistance à main armée.

Ces dispositions hostiles ne s'étendaient pas aux autres membres de la famille royale, et surtout à la Reine. Loin de là, Jeanne de Navarre, dernière héritière des comtes de Champagne, paraît avoir entretenu avec son vieux sénéchal les rapports les plus affectueux. La dédicace du livre, adressée, après la mort de Jeanne, au fils aîné de cette princesse, en fait foi comme il suit :

« A son bon seigneur Loeys, filz du Roy de France, par la grâce de Dieu Roy de Navarre, de Champagne et de Brie, comte palatin, Jehan, sire de Joinville, son sénéchal de Champagne, salut et amour et honneur, et son service appareillé. Chier Sire, je vous faiz à savoir que ma Dame la Roynne, vostre mère, qui moult m'a moit, à cui Dieu, bonne mercy fasse, me pria si à certes comme elle pot (autant qu'elle put) que je li fisse faire un livre des saintes paroles et des bons faits de nostre Roy saint Loeys. »

C'est donc à Jeanne de Navarre que nous devons les Mémoires de Joinville. Vassal fidèle et courtois chevalier, pouvait-il répondre par un refus aux instances de la comtesse de Champagne ? Il se met à l'œuvre, et fait écrire sous ses yeux et sous sa dictée les souvenirs restés si lucides et si vivants dans ce robuste esprit que l'âge n'avait en rien entamé. Pour mener ce travail à fin, il fallut plus d'un jour. Jeanne n'existait plus depuis cinq ans, lorsqu'il le terminait par la dédicace que nous venons de citer, et par la simple conclusion que voici :

« Je faiz à savoir à touz que j'ay céans mis grant partie des faitz de nostre saint Roy devant dit, que j'ay veu et oy (entendu), et grant partie de ses faitz que j'ay trouvés, qui sont en un ro-mant (1), lesqueiz ay fet écrire en cest livre. Et ces choses vous ramentois-je (rappelé-je) pour que ceulx qui orront (entendront) ce livre, croyent fermement ce que le livre dit, que j'ay vraiment veues et oyes. — Ce fust escript en l'an de grâce mil et trois-cent-neuf. »

Oui, bon Joinville, nous vous croyons fermement, car vous êtes la sincérité, la loyauté, l'ingénuité même. Nous n'irons pas peut-être cher-

cher les sources du Nil dans le Paradis terrestre, parce que vous-même n'y êtes point allé; mais tout ce que vous nous dites avoir vu et entendu, nous le tenons pour aussi certain que si nous l'avions vu et entendu en personne. Dans vos Mémoires, ce n'est pas un livre que nous lisons; c'est vous que nous écoutons. Il nous semble être assis à votre foyer, dans votre *biau chasteau*, autour de votre fauteuil seigneurial, les yeux fixés sur votre tête blanche et sereine, l'oreille captivée par le charme de vos naïfs récits. Vous nous faites vivre dans le temps où vous avez vécu; vous nous faites aimer, craindre, espérer, regretter avec vous; et quand vous vous taisez, c'est avec une sorte d'étonnement pénible que nous nous réveillons dans un autre siècle que le vôtre, et n'apercevons plus que dans une lointaine perspective l'ami qui vient de nous quitter.

Joinville vécut encore dix années après avoir clos ses Mémoires; ce ne furent point des années d'indolence et de paresse. Il vit disparaître le sombre Philippe IV, et son *chier sire Loeys* monter sur le trône sous le nom de Louis X le *Hutin*. Le Roi de France et le comte de Champagne ne faisant plus qu'un désormais, le sénéchal ne s'en montra que plus zélé dans la pratique de ses devoirs féodaux. A quatre-vingt-dix ans passés, il endossait encore avec une ardeur toute juvénile son armure pour accompagner le Roi son seigneur, en guerre contre les Flamands, et s'excusait par lettre auprès de lui de n'avoir pas répondu plus promptement à son appel, sur ce que le message du Roi lui était parvenu en retard. La mort de Louis X arrêta l'expédition; les vassaux convoqués rentrèrent chez eux. Trois ans après, le vieil ami de saint Louis allait rejoindre au tombeau, au bout de cinquante années de séparation, celui auquel sa fidèle affection avait, dans l'œuvre toute simple qu'il nous a léguée, élevé, sans qu'il s'en doutât, un monument impérissable.

A part les amateurs d'études historiques qui le consultent, peu de personnes connaissent Ville-Hardouin autrement que de nom. Il n'est pas rare, au contraire, de rencontrer des gens du monde, et même des femmes, qui ont lu les Mémoires de Joinville. Dans les réimpressions de plus en plus complètes qu'on en a faites, les éditeurs se sont généralement appliqués à modifier le style et l'orthographe de manière à les rendre plus compréhensibles, tout en y laissant subsister une certaine couleur archaïque; c'est à ce texte à demi modernisé que nous avons emprunté nos citations, sauf quelques-unes où le langage du vieux sénéchal a gardé toute sa rudesse expressive. Joinville, moins concis et moins épique que son devancier, qui s'attache surtout aux faits, s'arrête volontiers aux détails, et met au premier plan les personnes; de là vient sans doute qu'il plaît davantage à la majorité des lecteurs, qui aiment qu'on particularise, pour ainsi dire, leur intérêt.

Quoi qu'il en soit, qu'on lise l'un ou l'autre,

(1) Histoire rédigée en langue vulgaire.

une idée nous frappe : il y avait donc de vrais chevaliers ?

Ce type d'honneur, de loyauté, de vaillance, de générosité qui constitue la chevalerie, ce n'était pas purement un idéal ? Il existait ?

Oui, il y a eu de vrais chevaliers. Ce type chevaleresque, qui est toute la poésie du moyen-âge, nous apparaît à l'époque des croisades, palpable et vivant.

La réalité l'emporte même en grandeur sur la fiction. Non-seulement ces vrais chevaliers ont existé, mais combien leur héroïsme, uniquement puisé dans la religion du devoir, et que ne secondent ni enchanteurs ni fées, n'est-il pas supérieur à celui des preux imaginaires, sortis du cerveau des anciens romanciers.

Serions-nous donc ici en face du *bon vieux temps*, ce mystérieux personnage tout bourré de vertus, que nous poursuivons sans relâche à travers les siècles passés sans l'atteindre jamais ?

Hélas ! il est à craindre que non. Écoutons encore Joinville :

» Ay bien souvenance que dessus le Rhosne, nous trouvasme un chastiau qu'on appelloit la

» Roche-Gluy, le quel chastiau le Roy avait fait
» abattre, pource que le sire du chastiau, que on
» appelloit Rogier, avoit grand bruit de mauvais
» renom de détrousser et piller tous les marchands
» et pèlerins qui là passoient. »

La barbarie féodale n'avait pas abdiqué ses habitudes de violence. Sans doute on ne voyait plus, comme deux siècles auparavant, le Roi de France s'embusquer lui-même au bord des routes pour rançonner les voyageurs. Mais la race des petits tyrans vivant de vol et de rapines n'était pas détruite.

Le treizième siècle, et surtout le règne de saint Louis n'en sont pas moins une période de civilisation relative, et la meilleure de notre moyen-âge. Les temps qui vont suivre, les personnages qu'ils amènent sur la scène, auront pourtant aussi leur intérêt, souvent même un intérêt puissant ; mais aucun auteur des Mémoires qui les retracent ne nous sera aussi vivement sympathique que nos vieux croisés, si loyaux et si modestes : le sage Ville-Hardouin et le candide Joinville.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LES MATERNELLES

POÉSIES

PAR MADAME SOPHIE HUE

Voilà des vers qui ont été sentis, des enfants qui ont vécu, une mère, une grand-mère, qui a aimé, caressé, grondé, béni ; nous sortons du fictif et du convenu, nous sortons des anges et des séraphins pour faire connaissance avec de vrais et charmants enfants, dont la grâce a inspiré une muse pleine d'entrain, de belle humeur et de sérénité chrétienne. Peut-on rien voir de plus joli que ce morceau :

LA MER A SAINT-MALO

J'ai vu la mer à Saint-Malo,
La pleine mer, bleue et profonde ;
Rien n'est aussi beau dans le monde ;
Je serai marin, c'est mon lot !

Quand je me baignais au rivage,
J'ai vu qu'elle vint pas à pas,
En murmurant presque tout bas ;
Mais aussi dans ses jours de rage,

Quand elle mouillait mes cheveux,
En s'élançant sur la jetée,
J'ai vu qu'elle fût agitée :
Je serai marin, je le veux !

Je sais épeler, presque lire,
Mes joujoux sont très-ennuyeux ;
Je m'amuserai beaucoup mieux
A bord de quelque grand navire,

De ceux qui s'en vont sans souci,
Dans les pays les plus étranges,
Où l'on peut cueillir des oranges
Comme on cueille une pomme ici

Pour commencer, je serai mousse
Je grimperai le long des mâts,
Sans qu'on me tienne par le bras
En riant à chaque secousse.

Je pourrai courir et sauter
Sur le pont, qui vaut bien la plage
Et puis, les gens de l'équipage
Ont tant d'histoires à conter

Je veux aller d'abord en Chine,
Le pays des magots branlants
Et de la porcelaine fine
Où sont peints des dragons volants

A grand'mère, toujours en peine,
Pour de vieux plats fêlés qu'elle a,
J'en rapporterai par douzaine,
Et qui seront tout neufs, ceux-là !

Le danger ne m'importe guère,
Vent et canon ne me font peur,
Je gagnerai la croix d'honneur,
Si mon bâtiment fait la guerre !

J'ai vu la mer à Saint-Malo,
La pleine mer, bleue et profonde !
Rien n'est aussi beau dans le monde ;
Je serai marin, c'est mon lot !

Est-ce assez vivant ? et la plume qui a écrit ces vers à la tournure lestée et pimpante, ne connaît-elle pas les enfants ? Aussi les mères reconnaîtront leurs Maurices, leurs Georges, leurs Alberts, dans ces jolis portraits de garçons (je soupçonne la spirituelle grand-mère de n'avoir pas de petites-filles), si bien dessinés avec leurs qualités et leurs défauts, avec les espérances et les craintes de l'avenir. La note chrétienne, ferme et douce, est au fond de ces charmants badinages, dont la douceur plaira aux mères, dont la gaieté enchantera les enfants (1).

HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LITTÉRATURE ALLEMANDE

PAR ALFRED BOUGEAULT

Les Allemands appellent la France l'ennemie héréditaire ; les Français peuvent à juste titre considérer la Germanie comme une voisine dangereuse, une ennemie implacable ; beaucoup de sang a coulé, beaucoup de sang coulera encore à propos du Rhin et de la Meuse, de l'Argonne et des Vosges, et pourtant, au-dessus de ces tristes et sanglantes questions de frontières, dans la région pure des idées, les Allemands et les Français, tour à tour vainqueurs et vaincus, peuvent se rencontrer dans une union fraternelle. Les intérêts, l'ambition, les passions, le patriotisme, de justes colères peuvent provoquer des luttes et des secousses, mais l'esprit humain, qui est le même partout et qui procède de facultés identiques, ne s'arrête pas à ces obstacles ; il plane plus haut, et son développement est toujours intéressant à connaître, même chez une nation rivale, même chez une nation ennemie. C'est cette pensée impartiale qui a inspiré le beau volume dont nous allons parler à nos lectrices ; les littératures du Nord y sont analysées avec beaucoup de soin et de charme, sans préoccupation exclusive ni d'admiration ni de blâme ; et après avoir lu ces pages si méthodiques et si claires, on peut se rendre un compte exact des richesses intellectuelles des peuples étrangers. Et cette comparai-

son semble tout à l'avantage de la France ; quel que soit le labeur germanique, il n'a pu enfanter ni Bossuet, ni Corneille, ni Molière, et la nation latine garde, par l'élévation et la pureté du génie, ce premier rang qu'elle a dû, qu'elle devra encore peut-être à la fortune passagère des armes.

Quoique la Prusse ait englouti l'Allemagne, on ne peut confondre l'Allemagne avec la Prusse. Au temps où les Wendes des bords de la Baltique et ceux qui habitaient les tristes plaines du Brandebourg étaient livrés à la barbarie et au plus grossier paganisme, les Germains avaient leur rang dans l'ordre européen ; ils avaient des prêtres, des chevaliers, des artistes et des troubadours. Leurs premiers poèmes, *Hildebrand* et les *Nibelungen*, peuvent se comparer à nos chansons de geste et à ces romans chevaleresques qui sont les premiers linéaments de notre histoire nationale dans les huitième, neuvième et dixième siècles. Les moines et les religieux, en Allemagne comme ailleurs, étaient les dépositaires du dépôt des lettres ; on peut croire que la poésie des troubadours, répandue en Italie, où les Allemands guerroyèrent si longtemps, inspira leurs *minnesingers* (chantres d'amour), car vers le douzième et le treizième siècle, une légion de poètes illustrèrent la Hesse, la Saxe, l'Autriche. L'histoire et la légende naissaient aussi et la *Chronique rimée des empereurs*, l'*Histoire de l'archevêque saint Annon*, l'*Histoire de la ville de Cologne*, l'*Histoire de l'apostolat chez les Scandinaves*, les *Gestes de Frédéric Barberousse*, attestent le vif mouvement intellectuel qui se produit dans l'Empire germanique ; le génie subtil et investigateur de l'Allemagne ne pouvait rester étranger à la théologie et à la philosophie, et Albert-le-Grand réunit de nombreux disciples autour de sa chaire (1193). Peu à peu les goûts littéraires s'insinuèrent dans les classes moins privilégiées : les bourgeois firent des épigrammes contre leurs maîtres, et des romans satiriques pour consoler leurs ennuis. On appelait ces poètes de boutique des *minnesingers*, qui tombèrent avec la maison de Souabe, avec les traditions aristocratiques, et ils inaugurèrent une ère nouvelle, où la poésie n'a pas gagné en élévation ni en grandeur ; la leur se traîne dans la vulgarité, et quoique l'Allemagne aspire à être la patrie de l'idéal, elle se ressent encore, elle se ressentira toujours de cette origine, à laquelle Luther n'a pas ajouté de certificat de noblesse. Hans Sachs de Nuremberg fut un des meilleurs et des plus célèbres de ces poètes de corporation, plein de verve, de sens et de bonne humeur. De la même époque date le *Roman du Renard*, cette amère critique de la société féodale, que les Allemands veulent s'attribuer, et qui est, d'après des preuves évidentes, né en Flandre. Le seizième siècle amena la Réforme avec ses conséquences ; Luther traduisit la Bible en langue vulgaire ; il eut le mérite, dans ce tra-

(1) Chez Hachette, 19, boul. Saint-Germain : 2 fr. 50.

vail, de fixer la langue de son pays; les princes et les seigneurs embrassèrent sa doctrine, le peuple les imita, excepté dans quelques provinces, et les longues, les cruelles guerres qui suivirent la séparation de la Germanie d'avec la sainte Église catholique, coupèrent court aux essais littéraires, qui sont enfants de la paix. La culture intellectuelle s'éteignait chez ces malheureux peuples, opprimés, pressurés par des guerres incessantes; les ouvriers ne savaient plus ce que c'était que la poésie, et les classes supérieures se reportaient sans cesse aux traditions de l'antiquité et aux imitations classiques. La France dirigeait alors le goût en Allemagne, on imitait tout ce qui était français, et pendant deux siècles on peut dire sans aucune exagération que, sauf le grand Leibnitz, l'Allemagne ne produisit aucun écrivain digne de quelque attention. Leibnitz en vaut plusieurs; il rivalisa avec Newton dans les sciences, il discuta avec Bossuet, et ce grand esprit trouva sa langue maternelle si peu en honneur, qu'il n'écrivit qu'en latin et en français.

Ce ne fut que vers le milieu du dix-huitième siècle que la littérature allemande reprit un caractère national, et alors, comme un arbre qui a attendu son heure et qui a jeté en terre de profondes racines, elle élança de tous côtés des rameaux vigoureux. C'est Albert de Haller, qui unit à une science prodigieuse une belle imagination poétique; c'est Klopstock, l'auteur de la *Messie*, ce poème lyrique dont l'inspiration est si belle; c'est Wieland, dont les travaux nombreux portent tous le cachet de la religion et du patriotisme; c'est Winckelmann, qui fait encore autorité dans les questions de l'art chez les anciens; c'est enfin Goëthe et Schiller, le premier, génie multiple et impénétrable, le second digne de la sympathie universelle par la beauté et la douceur de ses sentiments. Nous abrégeons cette énumération, qui deviendrait une véritable encyclopédie, car

l'Allemagne a touché toutes les cordes du clavier intellectuel, et malheureusement ces esprits chercheurs, que la Réforme avait mis sur la route de la négation universelle, ont enfanté la philosophie positiviste, dont notre pays n'a que trop ressenti la funeste influence. Avant de nous faire du mal par les armes, les Allemands nous en avaient fait par la pensée: Hégel n'était pas moins à craindre que Bismarck.

Le livre que nous voudrions recommander à nos lectrices, tableau exact, animé de la culture germanique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, est d'une lecture extrêmement attrayante; il instruit et intéresse jusqu'au bout; il renferme quelques bonnes traductions en vers et en prose des morceaux les plus célèbres de l'art allemand; je citerai entre autres la *Cloche*, de Schiller, et la *Mort de Marie*, de Klopstock. L'ouvrage est terminé par une étude très-curieuse des littératures scandinaves. Il y a beaucoup à apprendre et à retenir dans cet excellent ouvrage (1). M. B.

CONSEILS

PAR MADAME MATHILDE BOURDON (2).

Ces articles, qui ont paru depuis trois ans dans le *Journal des Demoiselles*, et qui ont été honorés des suffrages de nos lectrices, viennent de paraître en un petit volume; nous signalons cette publication aux personnes qui nous avaient témoigné le désir de voir réunies, et formant un livre, ces feuilles volantes qui avaient eu le bonheur d'attirer leur attention.

(1) Paris, Plon, 10, rue Garancière. Deux volumes. Prix : 5 fr.

(2) Un volume in-32. Librairie Casterman, à Tournai.

CONSEILS

XXI

UN CHAPITRE DE L'IMITATION

Dans ce livre admirable qui semble n'avoir été écrit que pour des cénobites, tous les chrétiens, quelle que soit leur condition, peuvent trouver des conseils et des leçons. Ouvrez le livre au hasard, et presque toujours il répondra à votre pensée intime, et dans les chapitres les plus austères, nous, femmes, nous puiserons, si nous le voulons, une direction de vie au milieu des diffi-

cultés dont nous nous plaignons souvent. Voyez ce petit chapitre XXIII : le pieux auteur donne la parole à Jésus-Christ lui-même : *Appliquez-vous, dit le Maître divin, à faire la volonté d'autrui plutôt que la vôtre; aimez toujours mieux avoir moins que plus; cherchez toujours la dernière place et à être au-dessous de tous; souhaitez que la volonté de Dieu s'ac-*

complisse pleinement en vous, et vous marchez dans le chemin de la paix et du repos.

A la première lecture, on se dira : C'est bon pour le cloître et pour les âmes dégagées de tout le bagage humain ! Et pourtant, réfléchissez ! Si la vie du cloître, école de perfection évangélique, offre des difficultés, si la paix y peut être troublée par le heurt des caractères et des intérêts, que sera-ce dans la vie de famille, où, d'ordinaire, chacun tire à soi et s'inquiète médiocrement de la doctrine qui fut prêchée sur le mont des Béatitudes ? Triomphera-t-on de ces obstacles par la hauteur et par la violence ? quelle erreur ! On se heurtera de plus en plus contre la volonté impérieuse d'un mari, contre les caprices et les opinions d'un frère ou d'une sœur, contre les défiances d'une belle-mère, tandis qu'il serait si facile de céder, et de faire la volonté d'autrui plutôt que la sienne ! On ne doit jamais céder, ceci est bien entendu, dans les choses de devoir : il plairait à vos entours, par exemple, de vous empêcher d'assister à la messe le dimanche ; il leur plairait de vous brouiller avec un proche parent, il leur plairait de vous faire lire un mauvais livre, refus absolu ! Mais on veut vous faire aller au Pornic, au lieu de Dieppe ; vous faire passer l'été en ville ou l'hiver à la campagne, vous meubler une chambre en rouge au lieu de bleu, etc., etc., il est long le chapitre des *et cætera* ! Cédez, ne disputez pas, faites ce plaisir à autrui, et vous trouverez la paix, soyez-en sûre : les longues discussions finissent par altérer la douceur des rapports de famille, car il est bien rare qu'une parole acerbe ou vive ne s'échappe pas dans la chaleur de la dispute, et ne fasse au cœur de l'adversaire une petite, mais durable blessure.

Aimez toujours mieux avoir moins que plus ! Belle parole que toutes les femmes devraient prendre pour devise lorsqu'elles organisent le budget domestique : faire large et abondante la part d'autrui et ne prélever pour soi que le vrai nécessaire, large la part du mari, la part de l'éducation des enfants, la part des domestiques, la part des pauvres, étroite la part de la toilette féminine, des plaisirs féminins ! Que ce chiffre-là soit discuté au tribunal de la raison et non à celui de la vanité, et vous verrez que d'utiles retranchements il pourra souffrir. Aimez mieux avoir moins que plus, ne buvez pas la plus grande partie de la coupe, laissez le meilleur du breuvage aux autres, et soyez persuadées que ces petites privations d'un caprice, d'une fantaisie sont bien compensées par la tranquillité de la conscience et l'estime affectueuse que l'abnégation et le dévouement finissent par commander à tous.

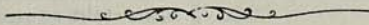
J'en dirai autant pour la dernière place : la modestie dans les rapports de famille n'exclut pas la légitime autorité, ni le légitime exercice de ses droits (les droits sont très-souvent des devoirs), je dirai plus, elle les assure. Les personnes brusques, hautaines, roides, sont, observez-le, moins bien obéies, moins bien écoutées, moins bien servies que les gens doux et modestes. On s'habitue si vite aux grands airs, aux vivacités, aux tons cassants et impérieux ! il est d'ailleurs fort difficile, de soutenir longtemps ce rôle, même devant des enfants ; le vers latin

Jubeo...

Je veux, j'ordonne, il en sera ainsi !

n'est de mise que dans les grandes circonstances de la vie, et alors, alors seulement, il a sa valeur, si l'on n'a pas abusé de cette autorité pour des choses légères. Mais dans le cours habituel de la vie, avec les enfants, une direction modérée et sage, des ordres donnés avec douceur, appuyés sur la solide raison, réussissent mieux que la volonté tyranniquement imposée. A plus forte raison avec les domestiques qui, fort égaux par nature, haïssent les tons élevés et les voix altières. La modestie, l'humilité ont quelque chose de si aimable, de si attachant qu'on est toujours porté à louer qui ne se vante jamais, à faire monter plus haut, comme dans le repas de l'Évangile, ceux qui ne disputeront pas les premières places. Sachons céder aux autres — dans la conversation, en ne voulant pas de force, et par des éclats de voix, faire prédominer notre avis ; dans la direction de la famille et des affaires, en prenant conseil au besoin, et en s'inclinant devant l'autorité réelle d'un père, d'une mère, d'un mari ; dans les rapports journaliers, en éloignant de soi les vaines susceptibilités ; en ne disputant pas sur les préférences, en fermant les yeux sur des oublis, des négligences, des impolitesse ; si, dans son cœur, on s'abaisse, on se met au dernier rang, on n'aura pas de peine à rester calme et modeste devant les prétentions erronées d'autrui ; on pratiquera ce support mutuel dont parle l'Apôtre, et qui est difficile pour une âme toute enflée de ses droits et de son autorité. La modestie, la douceur, ces gracieuses compagnes de notre pèlerinage ici-bas, nous mettront dans le chemin de la paix, la volonté de Dieu s'accomplira en nous, car Dieu aime les humbles, il les favorise, et il a promis l'empire de la terre à ceux qui sont doux. Observez, chères lectrices, regardez autour de vous, et vous verrez que la parole évangélique se vérifie chaque jour ; et que le règne, l'empire sont aux Salomons pacifiques et non aux Davids toujours armés en guerre.

M. B.



LE MINEUR DE BRASSAC

I

Je suis né à Brassac, bassin houiller situé dans le Puy-de-Dôme, sur les bords de l'Allier. Mon père était mineur à Bouzors et m'élevait bien durement; si j'avais eu une mère, je n'aurais jamais été malheureux au degré où je l'ai été. Du moins, j'ai toujours supposé que ceux qui en avaient n'étaient pas aussi à plaindre que moi.

Mon père était très-grossier et très-enclin à boire; aussi ne le gardait-on nulle part comme locataire, et il nous arrivait bien souvent de passer la nuit autour des fourneaux à coke. Ce n'était pas encore ce qui m'était le plus pénible. Ce que je redoutais, c'était le lendemain des nuits de braconnage. Quand j'avais marché toute la nuit, et qu'après la chasse j'avais aidé à écorcher un lièvre et à le faire cuire en plein vent, ma part prise sur le festin, j'aurais voulu dormir quelques heures, et c'est ce que ne me permettait pas mon père. Il me battait alors durement, pour me forcer à redescendre dans la mine, où je gagnais un salaire depuis l'âge de neuf ans. Sa santé de fer lui permettait de vivre ainsi, en ne dormant que deux ou trois fois par semaine; mais moi, j'en souffrais cruellement et le comble de mes vœux, à cette époque, eût été d'avoir un lit et d'y dormir à ma volonté.

Mon vœu fut bientôt accompli dans sa première moitié, mais la seconde devint de jour en jour plus fantastique.

Las de se voir mettre à la porte de tous les garnis, mon père, aidé par quelques braconniers de ses amis, loua une mauvaise masure, assez vaste et un peu écartée, la remplit de bottes de foin, et écrivit en grosses lettres, sur un carton qui flotait au vent: « Logements à louer. »

Notre clientèle fut nombreuse et nullement mêlée. Il n'entra jamais un honnête homme dans notre maison. Sans doute, pensais-je alors sans m'en étonner, les honnêtes gens ont tous une famille et une maison qui leur appartient. Chez nous, on trouvait toujours grand feu et soupe chaude. Les lits n'étaient pas difficiles à faire, puisqu'ils se composaient de bottes de foin ou de paille. Du reste, nos hôtes n'étaient pas sévères sur l'article propreté, et j'aurais pu dormir au lieu de nettoyer la maison, si mon père ne m'eût pas inspiré une si grande frayeur. Mais avec lui il n'y avait pas de sommeil possible. Il se reposait de douze heures de travail dans la mine, par douze heures d'orgie avec les mauvais diables qui hantaient nos logements à louer.

A quinze ans, je n'avais entendu prononcer le nom de Dieu que dans les jurons les plus grossiers. Je n'avais mis le pied ni dans une église, ni dans une école, je ne savais pas les lettres de l'alphabet; je n'avais pas entendu une seule voix articuler mon nom sans y joindre les épithètes les plus malsonnantes.

Déjà fort comme un homme, avec des cheveux roux taillés en brosse, une couche de charbon sur la peau, des loques pour vêtements, je devais être aussi affreux au dehors qu'au dedans. Et ce qu'il y avait de cruel dans mes deux laideurs, c'est que je les sentais, que j'en avais honte.

Un soir que j'avais été vendre des perdreaux pris au lacet par mon père, jusqu'à la verrerie — je me sentais attiré par les verriers, parce qu'ils paient mieux et font moins de questions que les bourgeois — je rencontrai sur le chemin de halage une très-mignonne petite fille de huit à neuf ans, qui avait été remplir un énorme arrosoir à la rivière, et avait toutes les peines du monde à le porter. Je la regardai en fronçant les sourcils, ayant jusqu'alors trouvé du plaisir à effrayer plus faible que moi; mais elle, sans avoir peur, me sourit si doucement en me disant d'une petite voix pareille à de la musique: « C'est trop lourd pour moi! » que pour la première fois de ma vie, je pensai à obliger quelqu'un. Je pris l'arrosoir sans parler et je la suivis. Elle sautait, en marchant, comme une petite chèvre. Des boucles blondes s'échappaient de son bonnet, et, quand elle riait, elle montrait deux rangées de dents si petites et si blanches qu'on eût dit celles d'une souris. Arrivée à sa porte, elle reprit son arrosoir en me disant avec gentillesse: « Je vous remercie bien, monsieur, de votre bonté. Vous m'avez rendu un grand service. Que Dieu vous le rende! »

Je ne lui répondis même pas, et continuai ma route en grommelant. Pourquoi m'étais-je dérangé, contrairement à mes habitudes? Peut-être parce qu'au lieu d'un ordre, j'avais reçu une prière. Je m'en voulais de cet acte de condescendance, et pourtant, malgré moi, je pensais à cette petite fille, et retournai le lendemain à la verrerie, uniquement pour passer devant sa porte. Elle se promenait sur la route en tenant la main d'un vieillard très-cassé, et comme la veille, elle sautait en marchant et bavardait gaiement. Elle était bien plus jolie encore que la première fois, car elle avait enlevé sa coiffe ruchée et s'était fait une couronne de sorbier. Elle me reconnut, me salua et dit au vieux: « Grand-père, c'est celui

qui m'a porté hier mon arrosoir. » L'homme souleva alors sa casquette et jeta sur moi un regard triste et reconnaissant.

Au même moment, une belle et forte femme, rougeaude et parée, se montra à la porte de la maison, ou plutôt de l'auberge où j'avais vu entrer la petite blonde, et cria d'une voix de commandement :

« Allons donc, le père, on aura fini de dîner si vous ne vous pressez pas plus que cela. Quant à mademoiselle Cabri, elle lavera la vaisselle pour lui apprendre à ôter son bonnet et à se parer de fleurs comme une effrontée.

— C'est moi qui suis fautif; je lui ai dit de le faire, parce qu'ainsi coiffée elle me rappelle mieux sa mère, répondit le vieillard en montant avec peine les marches du perron.

— C'est bon... c'est bon... »

La porte se referma, je n'entendis plus rien.

Comme c'était un dimanche et que la verrerie ne marchait pas, je proposai à un ouvrier de venir boire une bouteille avec moi. Il accepta et je le fis entrer dans l'auberge tenue par la famille de mademoiselle Cabri, puisque tel était le surnom de la petite blonde.

Je ne la vis pas. Il y avait quelques joueurs de billard qui absorbaient toutes les attentions de la belle femme. Mon camarade et moi fûmes servis sur une petite table tout au fond de la salle, et comme nous avions été élevés tous deux dans la confiance, nous bûmes sans échanger un seul mot. Ce n'est que sur la route, au retour, que je lui demandai s'il connaissait les gens qui tenaient la « Maison Blanche ».

— Je les connais mieux que leur confesseur, me répondit-il. Le vieux Besson était constructeur de bateaux à Jumeaux et il a gagné beaucoup d'argent dans le temps, avant qu'il n'y eût un chemin de fer à Brassac. Il n'avait que deux enfants, une fille qui est morte en couches, il y a de cela huit ou neuf ans, et dont il élève la petite, et un fils boiteux que sa femme, la belle Martine, mène à la baguette. C'est une fine matoise; elle a d'abord flatté et cajolé le vieux, gâté le Cabri comme si elle eût été sa mère, ensorcelé son mari le boiteux, fait la travailleuse et l'honnête femme, tout cela parce qu'elle avait un but, acheter cette auberge avec l'enclos y attaché. Le père Besson a donné dans le piège, il a vendu sa maison de Jumeaux et sa vigne pour donner à son fils la somme qu'il lui demandait, et celui-ci lui devait faire, en échange, une rente sur les bénéfices de l'hôtellerie. En plus, il prenait charge entière du grand-père et de l'orpheline. On a signé toutes ces belles promesses-là devant un notaire, mais ça ne les rend pas meilleures. Maintenant que la Martine n'a plus peur de personne et que l'hôtel lui appartient, elle ne se gêne guère pour faire marcher le grand-père qui l'a enrichie et le Cabri dont elle est jalouse, parce que ses enfants à elle sont des laiderons. A l'heure qu'il est, le vieux

Besson est déjà bien à plaindre, mais il a cette petite qui le suit comme le rouge-gorge suit le laboureur, et c'est assez pour l'égayer. Quand il sera encore plus courbé et que l'oiseau se sera envolé, il pourra bien casser sa pipe, car il ne fera pas bon pour lui sur terre.

J'en savais assez. Nous rentrâmes chacun chez nous et reprîmes notre vie de forçat — lui vivant dans une fournaise, nu jusqu'à la ceinture et soufflant le sable incandescent qui, agité habilement au bout d'un long tube, se transforme en bouteille; moi ne quittant la ville noire et souterraine que pour assister aux querelles, aux soupers et aux chasses des braconniers dont notre logis était le repaire.

Parmi tous les êtres humains avec lesquels j'étais en contact forcé, un surtout m'était antipathique au dernier point; c'était le neveu du garde-mines, un outrecuidant et un sot qui prenait de grands airs avec les ouvriers et qui se croyait quelque chose, parce que son oncle, qui ne savait qu'en faire, l'employait quelquefois à transmettre ses ordres.

Ce ridicule garnement pouvait avoir deux ou trois ans de plus que moi; il s'était fait chasser du collège de Clermont pour je ne sais quel méfait. C'était un maigrelet au teint verdâtre et boutonneux, fort comme une puce, avec un monocle dans l'arcade sourcilieuse, une petite voix de fausset, et des cravates de femme. J'ignore s'il avait compris la répulsion qu'il m'inspirait, mais il semblait m'avoir pris tout particulièrement en grippe, et comme c'était une nature de traitre, au lieu de me regarder bien en face et de me dire ce qu'il avait sur le cœur, il cherchait depuis plusieurs mois l'occasion de me jouer un tour. La mauvaise vie de mon père donnait beau jeu à sa rancune. Une nuit qu'il y avait eu rixe et tapage nocturne dans nos logements à louer, il porta plainte contre nous et obtint que mon père fût renvoyé de Bouzors et que la maison fût fermée.

Je n'aimais guère mon père, n'ayant jamais dû au lien qui nous unissait que des soufflets et quelques verres de vin, mais je ressentis néanmoins une colère noire contre celui qui l'avait dénoncé et je n'eus plus qu'une pensée : la vengeance.

Forcé de demeurer à la mine, puisque j'étais désormais seul au monde et que je devais manger tous les jours, il ne m'était même pas possible de rendre immédiatement offense pour offense, c'est-à-dire d'attendre le damoiseau sur une route et de l'y bâtonner comme j'en avais envie, car agir ainsi, c'eût été me perdre à tout jamais, aller en prison, tomber en plus mauvaise compagnie que celle où vivait mon père et que déjà je trouvais si méprisable. Il me fallait donc attendre, mûrir mon dessein, laisser grandir ma rancune, chercher une occasion. C'est ce que je me promis de faire.

Deux ans environ s'étaient écoulés depuis que mon père avait quitté le pays pour aller se fixer à Monceaux-les-Mines, dans le département de Saône-et-Loire, et jamais je n'avais eu de ses nouvelles.

On était en été, la chaleur était grande et l'Allier était à sec en plusieurs endroits de son parcours. J'avais observé que mon ennemi le muscadin allait chaque soir se baigner dans la rivière, non loin du bac qui relie Jumeaux à Brassac. Il y avait une belle eau profonde à cette place et j'avais mis deux bons galets dans mes poches, avec le dessein de les lui décocher pendant qu'il ferait son plongeon.

Pour ne pas être vu par lui, je m'étais couché dans une oseraie, troublé, mécontent de moi et des autres, désireux de faire le mal pour le seul plaisir de le faire, en somme très-malheureux.

Une petite voix douce se fit entendre au-dessus de moi. Cette voix chantait un cantique très-long, très-mélancolique dont le refrain était ainsi conçu :

« Hélas ! quelle douleur remplit mon cœur de crainte et d'alarmes ! »

Dans la disposition d'esprit où j'étais, cette voix pure et triste m'impressionna et me fit oublier un moment le but de ma retraite. Je me levai et j'aperçus, assise sur un tertre de gazon qui dominait l'oseraie, Cabri, qui, tout en gardant une vache, tricotait et chantait.

Je ne savais plus que faire. Devais-je m'enfuir ou causer avec elle ? Je désirais la connaître depuis près de trois ans, mais le moment venu je ne savais plus que lui dire. Cependant la bonne petite m'avait reconnu, et souriante elle me dit :

— Bonsoir.

— Bonsoir, lui répondis-je en adoucissant ma voix. Vous chantez de bien belles chansons.

— Oh ! ce ne sont pas des chansons, reprit-elle, ce sont des cantiques.

— Est-ce que ce n'est pas la même chose ?

— Certainement non ; les chansons sont gaies, et ceux qui les chantent ne pensent qu'à rire et à danser. Les cantiques ne parlent que de Dieu, et quand on les chante, c'est qu'on a quelque chose à demander à Jésus ou à la Vierge Marie. Ils entendent très-bien, même quand on n'a pas la voix forte, et ils exaucent nos prières.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Parfaitement ; tenez, un exemple. Grand-père était bien malade, le mois dernier ; je me levais au moins trois fois toutes les nuits pour lui apporter à boire. Eh bien ! j'ai tant prié et tant chanté de cantiques, qu'il est presque guéri.

— Ah ! vous aimez donc beaucoup votre grand-père ?

— Sans doute, d'abord parce qu'il est mon grand-père, et ensuite parce qu'il est malheureux. Je n'ai jamais pu voir quelqu'un souffrir sans avoir envie de pleurer. C'est si bon de

consoler, de se sentir utile ! Ne trouvez-vous pas ?

— A ses amis, il se peut, quoiqu'à dire vrai je n'y aie guère pensé jusqu'ici, mais à ses ennemis il est infiniment meilleur de donner un coup de pied qu'une caresse.

— Oh ! non, dit Cabri en levant les yeux au ciel et d'un accent convaincu : oh ! non, c'est toujours mieux de pardonner et de faire le bien, même aux méchants. Grand-père ne se venge jamais de la Martine ; il me commande d'être douce pour ses enfants, et pourtant !...

Elle n'acheva pas.

Le bruit d'un corps tombant à l'eau me fit tressaillir. Je me retournai brusquement et vis mon ennemi nageant dans la rivière avec son chien pour unique compagnon.

Instinctivement ma main se porta sur les galets cachés par ma blouse, puis je regardai la petite fille qui tournait le dos à l'Allier, et qui, d'ailleurs, semblait si absorbée par sa rêverie qu'aucun bruit n'eût pu la distraire.

Deux grosses larmes descendaient lentement sur ses joues roses, et ses grands yeux d'un brun orangé se tournaient vers le ciel rouge au couchant, comme pour lui demander secours.

« Tant pis, ce ne sera pas pour ce soir, murmurai-je en m'appuyant sur un arbre à quelques pas de Cabri ; » puis brusquement : « Je ne veux pas que vous pleuriez, petite fille, vous entendez bien, je ne le veux pas, et si vous pleurez encore, je vous battraï. Dites-moi qui vous a fait de la peine, et je l'intimiderai si bien qu'il ne recommencera pas. »

La petite fille me regarda fixement, haussant les épaules et riant à travers ses larmes : « Vous faites semblant d'être méchant, me dit-elle, et au fond vous êtes bon. Comme c'est étrange ! en général, c'est le contraire qui a lieu, parce qu'il y a plus d'intérêt à passer pour juste, si même on ne l'est pas. »

— Je ne suis pas bon et ne tiens pas à le devenir. Quand on vit avec les loups il faut savoir hurler pour n'être pas mangé. Personne ne se soucie de moi, et je ne me soucie de personne, entendez-vous. On ne m'a appris ni à lire ni à prier, il faut bien que je m'en passe.

— Pourquoi n'apprendriez-vous pas ? il ne faut que vouloir.

— Ce serait curieux de me voir aller à l'école à dix-huit ans passés, et de m'asseoir sur les bancs avec les morveux qu'on mène par la main et qu'on fouette !

— Ce serait humiliant d'aller en classe à votre âge, et cela ne se peut pas ; mais supposons qu'une personne qui ne serait pas bavarde, et qui ne se moquerait pas, voulût vous apprendre à lire tout ce qu'il y a dans les livres, est-ce que vous refuseriez ?

— Ça dépend ! si je pouvais la payer, soit en argent, soit en services, peut-être que j'accepterais ; mais je n'aime pas qu'on m'oblige.

— Eh bien ! puisque vous êtes si fier, vous me paierez ce qu'il vous plaira, et je vous en apprendrai presque autant que l'instituteur et que les sœurs. C'était moi qui faisais répéter les petites l'hiver dernier, et j'y prenais grand plaisir. Voulez-vous qu'il en soit ainsi ?

— Vous ne plaisantez pas ?

— Je ne plaisante jamais. Depuis qu'on a repris à grand-père le logement qu'il s'était réservé à la Maison-Blanche, et qu'on nous a mis tous deux dans la chambre à lessive, je n'ai plus envie de rire, vous pensez bien. A force de le maltraiter, on me le tuera, c'est sûr, et je n'aurai plus personne à aimer. Si j'étais de force à gagner de l'argent, nous nous en irions tous les deux bien loin de l'auberge de la Martine, mais je n'ai que douze ans. Vous voyez pourtant que la Vierge Marie a écouté mon cantique, puisqu'elle vous a envoyé près de moi, et qu'avec l'argent que vous me donnerez pour vous instruire, j'achèterai des douceurs à grand-père.

— De l'eau-de-vie, pour sûr ?

— Oh ! non, il aurait honte d'oublier sa peine par ce moyen, mais du tabac, par exemple ; ce n'est pas cher, et j'ai remarqué que, pour certaines personnes, c'est consolant. — Moi, pourtant, ça me dégoûte.

— Adieu, Cabri. Serez-vous ici demain soir ?

— Oui, j'y viens chaque jour à pareille heure. Je vous attendrai, et je mettrai mon livre d'école dans ma poche.

II

Une nouvelle existence commença pour moi, à partir de ce jour. Le lendemain n'arrivait jamais assez vite au gré de mon impatience, et, pour la première fois de ma vie, je m'attachai à quel qu'un. J'avais la tête fort dure, et la lecture m'offrait de telles difficultés que j'y aurais renoncé vingt fois, si je n'avais pas été retenu par la crainte de blesser la petite fille, et de l'empêcher d'accepter mes quinze sous tous les dimanches.

L'école coûtait trois francs par mois ; nous étions convenus que je lui donnerais le même prix.

Quand vint la saison où les vaches ne sortent plus le soir, comme je n'étais pas libre avant la nuit, il fallut interrompre les leçons. J'aurais aimé convenir d'un autre rendez-vous, mais ce n'était pas possible. Le vieillard n'avait ni feu ni lumière ; il redoutait trop ses méchants enfants pour oser recevoir un étranger dans la cuisine de l'auberge, et quant à la petite, elle était de plus en plus accablée de besogne par la femme de son oncle. Pourtant, comme c'était l'année après sa première communion, on l'envoya encore tout l'hiver chez les sœurs. Les leçons cessèrent donc,

mais je ne cessai pas pour cela d'apporter mes quinze sous au vieillard tous les dimanches à la sortie de la messe. Il fit quelque difficulté pour les accepter, et je dus lui dire, pour le décider, que c'était le paiement des livres que sa petite fille m'avait prêtés pour étudier seul.

Je fis pour Cabri ce que je n'avais jamais fait, j'entrai à l'église et me mis au fond d'une petite chapelle, d'où je la voyais prier avec tant de ferveur que j'en étais touché.

Je ne priais pas, mais il m'était agréable de regarder cette enfant qui m'avait empêché de me venger et qui, sans le savoir, avait une grande influence sur moi.

Je travaillai seul tout l'hiver, séparé de Cabri par la rivière, et je menai une vie déjà un peu plus régulière. Au lieu de veiller au cabaret, je passais mes soirées chez un mineur marié et père de famille, qui lisait le journal à haute voix. Je ne jurais plus sans cesse et je ne faisais plus peur aux enfants. Cabri avait même obtenu de moi que la nuit de Noël je misse des joujoux dans les sabots des enfants du mineur. Et, depuis cette époque, la mère me rendit mille petits services.

Avec le printemps, mon bon petit professeur aux cheveux blonds revint aux champs ; mais cette fois elle n'avait plus seulement sa vache pour témoin de nos causeries, elle avait son grand-père.

« On est si méchant au pays, me dit-elle en rougissant, que je n'oserais plus vous enseigner, si j'étais seule avec vous. Grand-père le comprend et il m'a promis de ne pas me quitter. Si on nous voit ensemble, on pensera que vous venez causer avec lui, et ainsi tout sera pour le mieux. »

Cette année-là mes progrès furent si rapides, qu'aux foins je lisais couramment.

Le vieillard m'avait raconté son histoire ; elle était des plus simples, et pourtant des plus navrantes. C'était l'éternelle histoire du paysan borné, travailleur, sobre et économe. Ce pauvre petit homme, sec et ridé comme une pomme d'hiver, avait vécu pour posséder une maison et une vigne. La vigne avait été achetée du fruit de dix ans d'économie, la maison avait été sept ans en construction, parce qu'il y travaillait à peu près seul, achetant çà et là par lots des tuiles ou du bois, du fer ou de la pierre, la construisant lui-même. Mais aussi comme il aimait cette demeure créée par lui, et comme il avait fallu que la Martine et son mari eussent une grande influence pour qu'il se décidât à la vendre !

Il avait cédé pourtant, mais il n'avait pas tardé à s'en repentir. En se donnant des maîtres, il s'était donné des ennemis. Que faire ? se plaindre devant un tribunal ? mais les griefs qu'il pouvait produire contre ses enfants étaient de ceux que la loi est impuissante à atteindre. Il le savait lui-même, il comprenait bien que sa

bonté avait été la seule cause de tous ses maux, et il finissait ainsi chaque fois son récit : « Il faut pouvoir donner à ses enfants et ne rien leur demander pour qu'ils conservent le respect. »

III

Ma haine pour le neveu du garde-mines, n'avait pas éclaté encore, mais elle n'en couvait pas moins depuis des années. Loin de s'éteindre, elle grandissait et se fortifiait dans la même proportion que moi. L'influence salubre de la petite blonde avait pu me faire renoncer à une vengeance grossière ou lâche, telle que de jeter une pierre à un homme qui ne peut se défendre; mais elle ne m'avait pas transformé au point de ne pas lui chercher querelle quand l'occasion se présenterait.

Elle s'offrit à moi le jour de la fête de Brassac. On avait annoncé qu'il y aurait des joutes sur l'Allier, et je m'étais fait inscrire parmi les joueurs, car j'étais connu pour ma force et mon adresse.

Mon ennemi, le petit Monsieur, se mit dans la tête de former une Société nautique, rivale de la nôtre, et de nous disputer les prix. Ça ne nous allait pas. Toutes les fois que nous le voyions s'exercer avant la fête, les lazzi et les quolibets pleuvaient sur lui — il n'osait se fâcher, mais on sentait qu'il rongeaient son frein.

Le grand jour arriva. Il y avait foule et belle compagnie dans toutes les barques de spectateurs comme sur les gradins disposés sur les deux rives. La joute commença; je fus un des vainqueurs, et j'eus la grande satisfaction d'envoyer deux fois de suite le fier petit Monsieur au fond de l'eau, à sa grande confusion et aux éclats de rire des dames.

Il voulut se venger de son échec le soir, au bal sur la place. J'avais pris rang parmi les danseurs, et Cabri se suspendait à mon bras, car je ne voulais danser qu'avec elle. Quoiqu'elle n'eût alors que treize ans, je la préférerais à toutes les filles du pays. Elle était grande pour son âge, avec un air de madone, et elle semblait si modeste dans sa robe de laine du même brun que ses yeux, avec son bonnet de tulle entouré d'un large nœud bleu de ciel, que bien des danseurs l'eussent préférée aux filles de vingt ans. Le neveu du garde-mines s'avança vers nous, le lorgnon dans l'œil, tenant sous le bras une belle élégante de Paris, et il me dit en fausset : « Allez former votre bal plus loin; l'emplacement de l'orchestre est réservé pour la bonne compagnie. »

— Par qui et de quel droit est-il réservé, lui répondis-je ? Je ne sais pas ce que vous entendez par bonne compagnie. Si ce sont les messieurs qui boivent plus d'eau qu'ils ne veulent, ils peuvent rester dans leurs salons, mais la place

publique est à moi comme à eux et je vous défie de me faire lâcher pied ici pas plus qu'à la joute. »

Sa compagne l'entraîna pendant qu'il agitait sa petite badine en répétant : « Manant ! insolent ! tu me le paieras. »

Je conservai ma place à la danse, et j'y restai le dernier sans quitter le bras de Cabri, car l'usage, en Auvergne, permet de garder la même danseuse pendant toute la fête. J'étais du reste d'un naturel trop violent et trop jaloux pour admettre qu'un autre garçon se permit de danser avec mon amie.

Le bal fini, les musiciens, selon l'usage, se mirent en tête du cortège et tous les couples les suivirent. On fit ainsi le tour du village, déposant chaque fille à la porte de sa maison.

Cabri habitait de l'autre côté de la rivière, mais elle devait passer cette nuit-là à Brassac, chez des gens de connaissance. En me disant adieu, elle fut plus affectueuse que de coutume : « J'ai peur de ce petit Monsieur en lorgnon. Pourvu qu'il ne se mette pas en travers de notre vie ! Nous étions trop gais ce soir, j'ai oublié grand-père, cela nous portera malheur. »

— C'est ce que nous verrons, Cabri. En attendant, dormez tranquille.

Je repris le chemin de Bouzors-les-Mines.

Le lendemain, au moment où je me préparais à entrer dans la bêche qui descend les mineurs dans les puits, le contre-maitre m'arrêta en me disant que l'ingénieur voulait me parler, et du doigt il m'indiquait le hangar où je devais aller le rejoindre.

L'ingénieur était un homme juste, estimé de tous les mineurs. « Je regrette de vous faire quitter Bouzors, me dit-il, car vous êtes un bon travailleur; mais après ce qui a eu lieu hier, je le dois, par égards pour mon collègue le garde-mines. Il n'y aurait plus de subordination possible si je ne faisais un exemple. Cependant je trouve que le neveu du garde-mines n'avait pas raison de vous parler comme il l'a fait, et qu'il serait injuste que vous perdiez votre place à cause de lui. Voici une lettre pour le gérant de la Compagnie du Creuzot auquel je vous recommande comme un ouvrier intelligent. Voici aussi pour votre voyage un peu d'argent qui vous est donné comme indemnité; vous ne perdrez donc rien à ce changement. J'espère même qu'il vous sera avantageux et que vous réussirez mieux dans un autre département. »

Je partis pour le Creuzot, le même jour, sans revoir Cabri, dans la crainte de perdre mon courage. J'y passai quatre ans, travaillant durement, mais bien payé et ne fréquentant que les honnêtes gens. Quelquefois je me sentais attiré vers les cabarets où j'aurais retrouvé peut-être quelque camarade de mon père qui m'aurait donné de ses nouvelles; mais la pensée de Cabri me retenait, car je sentais qu'en retombant dans la vie d'autrefois, je creuserais un abîme entre elle et moi.

Au Creuzot il y a des cours du soir pour les ouvriers; j'appris à écrire, et j'envoyai l'année suivante une longue lettre au vieux Besson dans laquelle je lui annonçais mon intention d'épouser sa petite-fille quand elle aurait dix-huit ans et de les amener au Creuzot où je gagnais largement de quoi subvenir à nos trois existences.

Ce fut Cabri qui me répondit, car le vieux n'avait jamais fréquenté les écoles. Elle me faisait savoir que depuis mon départ, son grand-père était de plus en plus faible et chagrin, et que la Martine ne réussissait pas dans les affaires, ce qui la rendait bien méchante; mais que Dieu l'aidant, elle tâcherait d'être courageuse, de tout supporter en m'attendant, et qu'elle ne cesserait ni de prier pour moi, ni de penser chaque jour à la joie de me revoir. Chaque année nous échangeâmes une ou deux lettres à peu près semblables. J'avais résolu d'attendre au Creuzot que Cabri eût ses dix-huit ans et que moi j'en eusse vingt-cinq, car ne sachant où se trouvait mon père, je devais me passer de son consentement. J'avais déjà économisé 500 fr. pour me mettre en ménage, lorsqu'un dimanche je rencontrai dans les environs du Creuzot un voiturier d'Auzat qui connaissait tous les gens de Brassac et de Jumeaux. Le cœur me battit à la pensée qu'il allait me parler de Cabri et je l'invitai à souper.

« Vous ne reconnaitriez plus le vieux Besson, me dit-il, il fait pitié; il a voulu se faire inscrire l'été dernier sur la liste des indigents, mais le maire a refusé de le porter et en a fait des reproches à la Martine qui le laisse sans souliers alors qu'il lui a fait abandon de plus de trente mille francs. Il faut vous dire que, ne voulant pas s'avouer vaincue parce que l'hôtellerie ne marchait pas, Martine a hypothéqué l'auberge pour entreprendre le commerce des volailles, et c'est là qu'elle a fini de se ruiner.

— Et Cabri ?

— C'est un joli brin de fille, trop jolie quasiment, car on voit rôder autour d'elle plus d'un amoureux. Mais c'est une honnête fille et les galants perdent leur temps. On dit que ce Parisien que vous avez si bien arrangé aux régates connaît le chemin de la Maison-Blanche, mais pour sûr il fera rire à ses dépens.

Cette dernière phrase me perça le cœur comme un coup de couteau. Je tâchai de m'étourdir, puis de me calmer et de me remettre à l'ouvrage, mais rien n'y fit.

Je ne sais pas réfléchir. Mon parti fut vite pris: j'allai trouver le directeur et lui demandai un congé d'un mois pour me marier. Ma demande me fut accordée et je me mis en route. J'arrivai le soir à la station de Brassac, la nuit s'annonçait claire, on était en septembre, et je résolus d'aller immédiatement à la Maison-Blanche.

La route que je suivais à pied était pleine de souvenirs cruels ou doux: C'est ici, pensais-je,

que j'ai fait tomber à l'eau cet insolent qui avait dénoncé mon père. — Plus loin voilà l'oseraie où je me cachais pour lui jeter des pierres, le jour où pour la première fois j'ai causé avec Cabri. — Comme elle était jolie et bonne étant petite et comme ce sera bon de rentrer au Creuzot avec une compagne si mignonne! Le travail ne me fera pas peur, pourvu qu'elle ne manque de rien. Va-t-elle être étonnée en me voyant ce soir!

Mes réflexions furent interrompues par un cri étrange. J'écoutai: un second cri d'effroi se fit entendre. Je hâtai le pas dans la direction des voix et je vis en avant de moi, à cent pas environ sur la route, un homme et une femme qui semblaient se quereller.

La femme s'arrêta brusquement et j'entendis ces mots: « Vous êtes un lâche, car vous savez que je n'ai personne pour me défendre. »

J'accourus au secours de la femme, et me trouvai cette fois encore en présence de mon ennemi; le misérable poursuivait ma fiancée qui refusait de l'entendre.

J'étais bien résolu à ne pas lui faire grâce; j'avais en main un simple bâton de voyage, mais s'il n'avait pris la fuite au premier coup sans même tenter de se défendre, je l'eusse étendu raide mort sur la route.

Ma colère était si violente que sans donner à ma promise un seul regard, je voulus m'élancer à la poursuite de mon ennemi; mais Cabri s'attacha si fortement à mon bras en me suppliant de ne pas la quitter que je me calmai peu à peu. Cependant mille diables noirs dansaient dans mon cerveau; à la violence succédait la jalousie.

« Comment se fait-il que je vous trouve seule sur une route à onze heures du soir, demandai-je durement ?

— Marc, me répondit la jeune fille avec cet accent doux et ferme qui avait toujours eu tant de pouvoir sur moi, venez à la Maison-Blanche et vous comprendrez. Je fais ce que je dois faire et ne mérite ni louange ni blâme. N'allez-vous pas chez grand-père ?

— Si, j'y allais, mais je le répète, je ne m'attendais pas à vous trouver en pareille compagnie.

Cabri ne me répondit pas et nous atteignîmes l'auberge sans échanger une parole. Ni lumière ni bruit dans cette demeure, autrefois ouverte à tout venant. Je traversai sur les traces de Cabri, et à la lueur d'une torche de résine, plusieurs pièces vides, démeublées, avant d'arriver à la petite chambre blanchie à la chaux où le vieux Besson reposait dans un grand fauteuil, la tête soutenue par des oreillers. Un reste de feu rougissait l'âtre. Cabri mit un doigt sur ses lèvres pour me recommander le silence; mais le vieillard nous avait entendus, il ouvrit les yeux et me tendant la main: « Tu as bien fait de revenir, gargon, la tâche de ma pauvre chère enfant deve-

nait trop rude: si tu savais ce qu'elle a fait pour moi!

— Grand-père, je vous en prie, ne parlez pas, la suffocation vous reprendrait. C'est l'heure de prendre votre sirop, je l'ai dans ma poche; et, sortant une fiole de pharmacien, elle en versa le contenu dans une cuillère qu'elle présenta au vieillard en lui souriant.

Celui-ci obéit, mais après quelques minutes il lui dit: Mon Cabri, tu peux aller dormir, car tu as fait une longue course. Je veux causer avec Marc; c'est la Providence qui me l'envoie. Cette nuit, je me sens de force à lui dire tout ce qu'il doit savoir.

Ma fiancée me regarda, je lui fis signe de se retirer, et je restai seul avec le grand-père.

« Ce que je n'avais que trop prévu s'est réalisé, gargon, — la Martine nous a tous ruinés, — la Maison-Blanche et l'enclos ont été vendus par autorité de justice, et si je m'y trouve encore c'est grâce à la charité du nouveau propriétaire qui n'arrivera que pour la Toussaint.

— Grand-père, interrompis-je, comment n'avez-vous jamais pensé à révoquer la donation que vous aviez faite à la Martine, pour cause de non paiement de la rente qui vous était due ?

— Parce que, quand j'ai eu le courage de le faire, elle avait surchargé la maison d'hypothèques pour une somme au delà de sa valeur réelle, et que j'aurais dépensé beaucoup d'argent sans en rien retirer.

Bref, la coquine a laissé des dettes partout et a fini par s'en aller à Paris en empruntant à Pierre et à Paul l'argent du voyage. J'avais tant souffert que je n'ai rien regretté du moment que j'étais débarrassé de sa présence.

— Comment vivez-vous ?

— Du travail de ma chère enfant, qui va comme lingère en journée chez les bourgeois. Elle se fatigue beaucoup, parce qu'elle veut revenir chaque soir pour me soigner et préparer tout ce qui m'est nécessaire. Aujourd'hui, par exemple, Cabri revenait du château de Salamine, à plus de deux lieues d'ici; on lui offre toujours de coucher, mais elle refuse pour ne pas me laisser seul. O Marc! quelle angélique petite femme tu auras! Comme je voudrais mourir vite maintenant qu'elle n'est plus seule au monde! J'ai demandé secours à la commune, elle m'a refusé, et si je vivais, je te serais à charge.

— Grand-père, lui dis-je, en proie à une vive émotion, je souhaite que vous viviez longtemps pour voir les enfants de votre petite-fille. Dans quinze jours, Cabri sera ma femme; dès demain elle n'ira plus en journée et ne sera plus attaquée en route par de mauvais drôles, et dans trois semaines, nous serons installés tous les trois au Creuzot, loin de la Maison-Blanche et des tristes souvenirs.

J'ai trouvé le bonheur dans le mariage et je me suis laissé transformer par la douceur et la sagesse de cette petite blonde dont dix ans auparavant, j'avais porté l'arrosoir de si mauvaise grâce.

Non-seulement je vais à l'église aujourd'hui, mais j'y prie ardemment, la tête humblement courbée, le front prosterné devant Celui à qui tout est possible et qui se sert de la voix touchante d'une enfant pour ramener à Lui, celui qui vivait dans les ténébres.

Le grand-père a vu rire sur ses genoux nos deux aînés. Notre fils porte son nom et notre fille a hérité du sobriquet de sa mère, dont elle a la gentillesse. Ma chère femme n'est plus Cabri; elle est Madame Marc, la femme d'un marchand de charbon dont elle tient les écritures, la maison et le cœur.

Il est riant aux yeux de voir avec quelle activité et quelle intelligence elle gouverne son ménage. On ne l'entend pas, et tout se fait par enchantement. Elle n'élève jamais la voix et chacun lui obéit et la respecte. Sous ses petits doigts blancs l'ouvrage semble fondre. Rien n'échappe à ses yeux bruns. Elle lit dans ma pensée comme dans un livre ouvert, et quand j'ai un souci, elle se dresse sur la pointe de ses pieds pour mettre ses deux bras autour de mon cou et me dire: « Tu as quelque chose à me confier. »

Le soir elle me met un enfant sur chaque genou, et les petites créatures blanches et roses s'endorment en répétant une prière dont on n'entend jamais les derniers mots.

Je me souviens alors de mon enfance, de mes jours passés au fond de la mine, de mes nuits sans asile ou dans la masure bruyante et mal famée des « logements à louer » — et, baissant la tête pour cacher ma rougeur, je dis: Mon Dieu, soyez béni, vous qui avez donné à mes enfants une mère qui leur apprend à vous connaître!

MARIE DE FOS.



LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

GONTRAN D'ANZAC A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, juin 18...

Chère Marguerite,

Me voici enfin hors de Paris, qui n'est plus, il est vrai, la ville de boue et de fumée de Jean-Jacques, mais qui est encore un lieu déplaisant lorsqu'on est traîné à la remorque des volontés et des coquetteries féminines. Paris, quand nous l'avons quitté, était pourtant dans ces jours sans pareils que le soleil printanier lui donne ; mais avec quel plaisir je l'ai laissé derrière moi, lui et ses élégances, son animation, ses fleurs, ses squares, ses magasins débordant de splendeurs... ah ! ses magasins surtout ! La route m'a paru délicieuse, et quant au Val Saint-Jean, il ne m'a jamais semblé plus aimable. Ne vante pas ton ciel de lapis, ni ton soleil incandescent, ni tes palmiers, ni ton vieux Nil, nous avons mieux que cela en France ; rien ne vaut notre ciel d'un bleu doux, et la verdure incomparable du printemps, et les eaux claires de la belle Charente. Tout me semble radieux ; il est vrai que Blanche est, depuis notre retour, d'une douceur, d'une amabilité extrêmes : elle me dédommage bien des excruciations et des caprices que l'air de Paris lui avait sans doute inspirés.

Tu sais que j'ai grandement aimé Paris, ses écoles, ses cours, ses bibliothèques, et, il faut bien le dire, ses plaisirs ; mais depuis que je l'ai vu si dangereux pour ma future compagne, je l'ai pris en horreur.

C'est ici que je veux l'enfermer, cette Blanche chérie, dans l'enceinte du Val Saint-Jean ; ce sera notre Paradis, et nous n'en franchirons guère les bornes. J'ai installé chez moi une brigade d'ouvriers de tous les métiers, et, sous la truelle et le pinceau, la maison de chasse que tu connais va devenir digne de sa future maîtresse. Depuis ton absence, longue déjà, les arbres plantés par notre père ont grandi ; j'ai des chênes admirables, des ormes sans rivaux dans le pays, des trembles, des platanes, des tilleuls, des sycomores dont les teintes diverses forment à mes fleurs et à mes pelouses un fond, tour à tour, selon les heures, riant ou sombre. Et j'ai ajouté à la maison une nouveauté, un jardin d'hiver, qui ouvre sur la salle à manger, et où déjà s'élèvent, sous la vaste coupole de verre, les arbres des tropiques et où s'épanouiront, durant la froide saison, toutes les fleurs frileuses que l'on chauffe et

quel'on soigne comme des petits enfants. Au fond, un rocher, un grand rocher, tout constellé de plantes grasses, et d'où tombe une cascade, laquelle se perd en deux ou trois ruisseaux ourlés de verdure. C'est la folie d'Anzac, la folie-Blanche, si tu veux. Ce jardin d'hiver m'amuse et m'intéresse ; je nous y vois : elle, dans ce fauteuil américain, près de la petite table à ouvrage ; moi, à côté d'elle, et dans les allées sablées, au bord de mes inoffensifs ruisseaux, une poupée qui dort sur la mousse ou un régiment de soldats en train de mordre la poussière. Nous ne serons pas toujours deux... nous serons un, fussions-nous six, tu comprends... Oh ! quel rêve ! et que la vie peut être belle !

Elle ne l'est pas pour tout le monde. Le vieux général souffre de la goutte, et sa Christine, non seulement le soigne parfaitement, mais le supporte patiemment. Il a des humeurs terribles, le beau Gauzens, et cette pauvre enfant, Antigone tard venue dans sa vie, le sert, l'aime, le console et l'endure, comme s'il eût veillé sur son berceau, et qu'elle eût reçu de lui tout ce que la tendresse paternelle peut donner. Elle paraît souvent, non pas triste, mais sérieuse ; elle ne se plaint jamais du fardeau, elle le porte avec un courage grave, mais je pense qu'elle en comprend tout le poids. Elle n'est venue ici que pour épouser la gène de ce pauvre vieillard, ses infirmités, ses peines que le manque d'argent aigrit encore, et elle obvie à tout : la maison se maintient, elle a pu, dit-on, payer quelques dettes ; elle soutient, elle égale le vieux général, je suppose qu'elle essaie de le conduire au ciel, c'est une femme forte ; mais vois ce que c'est que notre faiblesse d'intelligence, à nous autres hommes, nous préférons les femmes faibles, les charmants roseaux, les onduleuses lianes qui ont besoin d'appui et qui n'en prêtent jamais.

Adieu, chère et bonne sœur ; si tu trouves au Caire quelques belles étoffes, des tentures surtout, achète-les pour moi. Un pavillon oriental ferait bonne figure dans le parc, Blanche aimerait cela.

Je t'embrasse et suis à toi.

GONTRAN D'ANZAC.

MADAME DE VALZAY A SON FRÈRE.

Le Caire, juin 18...

Cher ami,

J'ai trouvé, non des tentures de l'ère des Hyxos

ou des rois pasteurs, mais une délicieuse boiserie, découpée, ciselée, sculptée, qui a dû appartenir à un calife ou à une mosquée; j'y ai ajouté une belle lampe de cuivre, des vases persans et une peau de léopard, pour le pavillon destiné à ta future femme. Cela t'arrivera par le paquebot d'abord, par le chemin de fer ensuite, et j'espère que tu seras content.

Mais sais-tu que je ne suis pas contente, moi ? Tu es aveugle, Gontran ! le voyage de Paris t'a permis de connaître ta fiancée, tu as pu décomposer ce mélange d'égoïsme, de frivolité, de déraison et de vues intéressées, dont elle est périe, à l'image de sa mère, hélas ! et tu t'obstines à l'aimer ! Dieu, qui veut ton bien, met sur ta route une femme, vraiment digne d'être aimée, belle, bonne et dévouée, et tu ne daignes pas la regarder, et tu viens me dire : « Je préfère l'inutile et embarrassante liane à l'arbrisseau utile et charmant à la fois; tous les hommes en feraient autant. » Et ce sont les hommes qui font les lois ! ce sont les hommes qui donnent le prix Monthyon ! Tiens, réfléchis encore, compare et attends.

Ta sœur, MARGUERITE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, Juin 18..

Chère Henriette,

Tu m'interroges avec tant d'amitié, et tu as de si justes droits à ma confiance, que je vais te répondre sans ombre, sans détour (pourrai-je en avoir avec toi ?) et qu'il faut me croire, entends-tu ? lorsque je te dis et t'assure que je ne suis pas malheureuse. Non, chère amie; j'ai connu le brisement du cœur, la douloureuse pensée fixe qui vous harcèle le jour, qui vous réveille la nuit, lorsque nous avons perdu ta mère bien-aimée : la voir disparaître d'au milieu de nous était un malheur terrible, de ceux qu'on n'oublie jamais, tandis que les ennuis que je ressens ici ne me vont pas au fond de l'âme. J'ai quelque souci pour faire vivre d'accord les deux pages de mon livre de comptes, celle de la recette et celle de la dépense; je souffre en voyant mon pauvre général accablé par les infirmités, je suis parfois fatiguée de travail (car Luce ne peut plus faire grande besogne); les nuits de veilles auprès de grand-père, lorsque la goutte le saisit trop vivement, me donnent un peu de migraine; mais ces croix ne sont pas de celles qui torturent et déchirent; Dieu a permis qu'une certaine intimité s'établisse entre nous, le général et moi, veux-je dire, et sa bonté, sa confiance me dédommageraient de bien des peines. Il me parle un peu de ses affaires, assez pour m'autoriser à certaines économies, certaines réformes, mais c'est vers le passé qu'il se retourne et se replie le plus volontiers. Hier, Placide avait roulé son grand fauteuil près du balcon; la journée était admirable, et le Val Saint-Jean se montrait dans sa gloire; grand-

père regarda, contempla quelque temps ce charmant paysage dont les premiers plans sont si gracieux, égayés par la verdure et les eaux, et dont le cadre de monts et de forêts est grandiose et austère, et il dit avec un soupir :

« Autrefois, tout cela appartenait aux ancêtres de ma mère... et peu à peu, grâce aux révolutions, à la division des héritages et à la folie, il faut dire le mot, de ceux qui le possédaient, le beau domaine s'est effrité comme une vieille pierre. Des noms nouveaux ont paru, des enrichis d'hier sont arrivés, et ils occupent et ils possèdent, témoin cette jeune fille que va épouser notre ami Gontran... »

— Ce n'est pas une famille du pays, mon père ?

— Non, sans doute, ce sont des gens qui ont fait leur fortune dans les eaux-de-vie, le grand-père s'entend, car, vois-tu, Christine, à mon âge, on vit toujours avec les générations passées. Le grand-père de la jolie Blanche, aussi folle que jolie, était de Cognac, c'est tout dire, et faisai avec le Nord un grand commerce d'esprit. Il en a eu assez pour faire fortune... Son fils est venu ici, il a acheté les biens que tes oncles et ton pauvre grand-père mettaient en vente, et sa petite-fille domine maintenant la contrée... et qui plus est, elle épouse d'Anzac.

— Vous n'approuvez pas cette union, grand-père ?

— On se passera de mon consentement, fillette, mais si on me le demandait, je ne l'accorderais certes pas; Blanche, coquette vulgaire, ne me paraît pas digne de ce galant homme, à qui je ne connais qu'un défaut : — une tête trop vive et un enthousiasme mal placé pour cette donzelle... »

Grand-père paraissait de mauvaise humeur en parlant ainsi; il aime beaucoup M. d'Anzac et il voudrait le voir heureux. Il reprit la conversation et me montra, dans le Val que nous dominons, ces métairies et ces vignobles qui avaient formé la dot de ma bisaïeule, les sombres ruines romanes auprès desquelles la mère de Blanche a élevé un si frais cottage et qui ont appartenu, dit-on, aux Templiers, et sur les hauteurs, des fermes, des maisons de campagne qui lui rappelaient toutes quelque souvenir de jeunesse. Il a tant couru le pays, il a tant chassé dans ces bois, fait tant d'excursions sur les flancs de ces rudes montagnes ! chaque arête de rocher, chaque bouquet d'arbres lui parle du passé, mais ces reminiscences d'un âge joyeux se résolvent en notes mélancoliques. Il compare, il regrette, et, au delà de cette terre qui se dérobo sous ses pas, il n'espère pas encore. Pourtant, il veut bien que je lise près de lui, et ce n'est pas dans sa bibliothèque que je vais chercher ce que je voudrais faire arriver à son cœur. Il aime les arts, il regrette parfois l'entière destruction de ces vieux monuments qu'il a vus dans sa jeunesse; je lui ai

lu des fragments de l'Introduction à la vie de sainte Elisabeth : ce sont de si belles pages ! il semble que le génie de Montalembert ait doré d'un rayon du couchant le portail des vieux monastères. J'ai trouvé dans Lacordaire, sur Jésus-Christ, des accents qui doivent atteindre l'âme ; j'ai choisi dans Bossuet, ces immortelles réflexions sur les béatitudes : c'est court, rapide et pénétrant comme la flèche... le général me laisse lire, il m'écoute... quelquefois il fait une réflexion purement littéraire... hélas ! ce n'est pas assez, alors même que c'est un éloge et une approbation. Hier pourtant, j'ai eu le bonheur de tomber sur un article de journal qui l'a touché ; c'étaient des détails sur la vie et la mort du général Lamoricière. Un si brave soldat qui meurt à genoux et le crucifix sur les lèvres, c'est d'un bel exemple pour mon général.

Voilà où j'en suis, chère Henriette. La souffrance et la pauvreté m'ont rapprochée de mon cher aïeul, elles finiront par le rapprocher de Dieu, tant oublié durant les jours prospères ; j'ai donc raison de les accueillir comme des bienfaitrices qui portent l'amour et le salut entre leurs mains.

Nous voyons moins M. d'Anzac ; l'époque de son mariage approche, il est tout à sa fiancée. On dit qu'il lui prépare un palais ; je vois, du balcon, les colonnettes blanches de la maison et les hauts arbres de son parc. Ils seront heureux là-dedans ; lui, parce qu'il aime, elle, parce qu'elle est aimée.

Adieu, chère Henriette, je t'embrasse mille fois.

CHRISTINE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, juin, 18..

Comme tout est donc fugitif sur la terre ! Ne te disais-je pas, chère Henriette, hier même, que M. d'Anzac me semblait parfaitement heureux ? Et voilà que je me déjuge déjà ! Il sort d'ici, il est venu confier ses chagrins à mon grand-père, j'assistais au conseil, et je suis étonnée moi-même de la compassion que je ressens pour lui, à la veille d'épouser celle qu'il aime et de la conduire dans ce paradis préparé pour elle. Ah ! ce paradis ! cette maison aux blanches colonnes, ces beaux arbres, ces eaux qui jaillissent en murmurant, ces fleurs de tous les pays et de toutes les saisons, elle n'en veut pas, elle n'ira jamais s'enterrer là ; elle veut Paris, et pas autre chose que Paris, condition *sine qua non* du mariage. M. d'Anzac refuse absolument ; non par amour de la province, non par haine de Paris, mais parce que dans cette déclaration impérieuse, il trouve un manque d'affection et un manque de loyauté ! Il a raison, n'est-ce pas, Henriette ? Mon Dieu ! qu'est-ce que Paris pourrait ajouter au bonheur de Blanche, si tendrement aimée, et qui pourrait vivre ici, au milieu d'une nature charmante, dans

une profonde paix, près de ses vrais amis, de sa famille, et avec toutes les perspectives de joie généreuse que la fortune peut donner. Elle a donc bien hâte de dissiper son cœur !

« Et vous ne céderez pas, d'Anzac ? lui a dit mon grand-père.

— Je souffrirai, mais je ne céderai pas. Je sais ce qui m'attendrait à Paris.

— Et sa mère ?

— Plus folle qu'elle, sa mère la pousse à ce parti.

— Je m'en doutais. Vous n'en viendrez pas à bout, je crains. Mère et fille ! association formidable !

— C'est l'influence de cette mère que j'ai toujours redoutée ; plus que sa fille, cette quadragénaire aime la toilette, les plaisirs, la vie hors de chez soi ; elle est de ces femmes qui livrent la maison aux domestiques, les enfants aux nourrices, le mari à lui-même, et qu'on voit, indépendantes et folles, partout où les désœuvrés se rassemblent sous prétexte de s'amuser. Elle a été, elle est le point noir de mon mariage.

Grand-père haussa les épaules :

— Vous la connaissiez, dit-il.

— Il est vrai, mais Blanche me la faisait oublier.

— Vous céderez ?

— Non ; je souffrirai, mais je ne céderai pas. Et, si elle m'aime, elle reviendra vers nos premiers projets... Il y avait tant de bonheur en espérance dans cette solitude à deux qui n'était pas de l'isolement... elle ne sait pas à quel point elle est aimée... »

Elle devrait bien s'en douter, n'est-ce pas, chère Henriette, pauvre enfant gâtée qu'elle est ! Quand M. Gontran fut parti, le général me dit :

« Quoi qu'il advienne, il sera malheureux.

— J'espère bien que non ! dis-je involontairement.

— En effet, il mériterait mieux, mais il s'est laissé prendre au piège et il souffrira. C'est là ce que vous faites, filles d'Eve ! »

Le général souriait, ce n'est ni beau ni gai cependant de se jouer du cœur d'un honnête homme. Écris-moi ce que tu penses là-dessus, chère Henriette. J'en suis plus préoccupée que je ne le voudrais, il est difficile de voir le chagrin d'autrui sans y compatir, et d'entendre ces expressions des affections humaines sans qu'elles aient un écho dans notre pauvre âme.

CHRISTINE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val-Saint-Jean, juin 18..

Ma sœur,

Je t'ai conté tout ce qui s'était passé entre ma fiancée et moi ; tu as suivi dans mes dernières lettres les différentes phases par lesquelles on m'a fait passer : tu as vu Blanche, aimable, gracieuse, aimante plus que de coutume et gagnant de plus

en plus mon cœur, puis, appréciant son empire, devinant que j'étais tout à fait sous le joug et sous le charme, elle parla ouvertement. Il lui fallait Paris, à tout prix; la vie des champs, telle que je l'avais rêvée, même coupée par des voyages, par des séjours à Bordeaux, par tous les plaisirs que la fortune peut donner, était quelque chose d'impossible, selon l'argot du jour; sa mère l'appuya... Je crus d'abord à une idée passagère, à un de ces caprices qui traversent les esprits versatiles, mais je vois maintenant que tout notre avenir, tout notre amour est subordonné à cette seule pensée : habiter Paris.

Je ne céderai pas, je sais quelle existence m'attendrait à Paris. J'ai donc résisté avec douceur, avec force, avec douleur, avec amour, mais que les femmes sont dures lorsqu'elles ne sont pas très-bonnes ! Madame Lanfrand a enfin abouti à me dire ceci :

« Mon cher Gontran, rien n'est conclu entre nous, et je ne puis pas vous cacher que je reçois pour Blanche une demande qui réunit toutes les conditions désirables.

Je regardai Blanche ; elle avait rougi jusqu'aux tempes :

— Est-ce exact ? lui dis-je.

— Mon Dieu, oui !

— Et nos engagements ?

— Vous n'y tenez guère, dit-elle, puisque vous reculez devant la seule demande que je vous ai faite.

— Parce que je sais ce que mon adhésion entraînerait. Je n'entends pas le mariage à la façon parisienne, le mari d'un côté, la femme de l'autre, un abîme entre les deux.

— Alors, me dit-elle résolument, vous préférez rompre ?

Ce mot me fit froid ; je voulus lui prendre la main, elle la retira. Sa mère intervint :

« Réfléchissez, mon cher Gontran, me dit-elle, et n'exigez pas, dès avant le mariage, que ma fille vous sacrifie tous ses goûts et toutes ses aspirations. Tenez, il est un peu tard, séparons-nous, et j'espère que, dans deux ou trois jours, vous nous apporterez une aimable réponse.

Non ! elles ont le pouvoir de briser mon cœur, mais jamais d'abaisser ma volonté. Tu m'approuves, Marguerite ?

Ton frère, GONTRAN.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, juillet 18...

Le drame se dénoue, ma chère Marguerite. J'ai écrit à Blanche plusieurs lettres qui sont restées sans réponse, et j'apprends aujourd'hui que ces dames sont parties pour Luchon, sans me dire un mot, ni d'explication ni d'adieu. Et les bruits de ce petit pays m'informent qu'une amie parisienne de madame Lanfrand l'attendait à la prochaine station avec un jeune homme fort élégant, et des domestiques. Voilà qui est clair, et mon sort est

fixé. C'est donc là ce qu'elles voulaient ! et Blanche aussi : son âme capricieuse et légère s'est fatiguée de l'amour que je lui offrais et de la vie que je voulais lui faire... Elle court ailleurs, à l'agitation, au bruit, à la vanité... Je ne la rappellerai pas, je ne courrai pas après elle, jamais elle ne saura combien elle a déchiré mon cœur ; à toi seule, ma sœur, je puis dire que je souffre cruellement.

Adieu ; écris-moi : tu seras contente, peut-être ; tu n'as jamais aimé Blanche, tu ne pensais pas qu'elle me convint... C'était ta raison qui parlait, et c'était mon fou de cœur qui écoutait et répondait. Adieu, ma sœur, ne sois pas trop raisonnable, et puisque tu pries si bien, prie pour moi.

GONTRAN.

CHRISTINE A HENRIETTE

Val Saint-Jean, août 18...

Je suis bien en retard avec toi, ma chère Henriette ; la santé de mon cher grand-père m'inquiète et m'occupe ; il souffre, il s'affaiblit, il décline, hélas ! et c'est au moment où nous nous attachions fortement l'un à l'autre que je me vois sur le point de le perdre... Il est si bon, si confiant pour moi, si tendre, et il faudra le quitter ! Le médecin ne conserve pas beaucoup d'espoir :

— La provision de vie est usée, dit-il.

Mais un autre médecin est venu, plein d'espérances immortelles, et celui-là m'a encouragée. Le curé du Val visite souvent mon bien-aimé malade, et il en est très-content. C'est là, chère Henriette, dans les inquiétudes de ces jours et de ces nuits, le rayon lumineux qui réjouit et soutient. Nous serons réunis un jour, réunis avec tout ce que nous avons aimé, dans le sein de notre Dieu, de notre père. Tout est si sombre quand la vieillesse, la souffrance, la mort sont là, devant nos yeux, et pourtant la foi, racine de notre espérance, nous dit que tout près, derrière ces terribles spectacles de la destruction, se lève une autre aube, une autre vie, un rayonnement de splendeur, un rayonnement de bonheur où l'âme élue sera abimée pour toujours. Le premier état sera passé, mais qu'on a de la peine à détacher ses yeux et son âme de ce premier état et, à les porter plus loin !

Et d'autres souffrent aussi, d'une autre façon. M. d'Anzac est décidément brouillé avec sa future ; ce mariage, tant désiré, ne se fera pas, et il en souffre évidemment. Il vient nous voir presque tous les jours ; il est absorbé dans ses pensées et il cause peu ; j'avoue qu'il me fait peine. Il est si bon et si dévoué ! L'autre jour, mon grand-père a eu une faiblesse (hélas ! cela lui arrive trop fréquemment !). M. Gontran l'a porté de son fauteuil sur son lit, il l'a admirablement soigné, et il a voulu le veiller, la nuit, avec Placide. Il n'est parti qu'au jour, et le soir il revenait demander des nouvelles, heureusement meilleures. Comprend-on que Blanche?...

Adieu, ma bonne Henriette, écris-moi et prie pour mon bien-aimé grand-père. Je t'embrasse et tes enfants.

CHRISTINE.

J'oubliais de te dire que le docteur, fort au courant des nouvelles du pays, assure que Blanche va se marier avec un Parisien, le fils d'une amie de sa mère. Pauvre M. d'Anzac!...

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, août 18....

Chère sœur,

Je reçois des nouvelles de Luchon par un de mes vieux amis que tu connais, Julien Huriel; il m'a tenu au courant des démarches de Blanche et de sa mère, il me les a montrées dans toute leur fougue mondaine, livrées à ces divertissements de la vie des eaux, où l'on est capable de tout pour tuer le temps et l'ennui, et toujours, dans leurs cavalcades, leurs promenades, leurs escalades, suivies, escortées par *mon rival*, ce joli parisien, que l'on appelle M. de Valbert, employé supérieur des finances, dit-on... Mais aujourd'hui, Julien m'écrit à la hâte et m'assure que le mariage est décidé entre Blanche et le financier, et que Madame Lanfrand en reçoit les compliments.

Je devais m'y attendre, et pourtant, le coup de stylet est entré et j'en sentirai la plaie toute ma vie. Voilà donc ce qu'elle a fait de mon amour! et, sot que j'étais! j'ai cru en elle! mais je me vengerai... Une autre m'aime peut-être; j'ai cru voir de l'affection dans ces yeux innocents et purs, elle n'est pas heureuse, elle est sans appui... Pourquoi ne serait-elle pas ma femme? Tu m'y as engagé, Marguerite; tes conseils sont bons à suivre, et la raison, l'orgueil, la sympathie me donnent le même conseil. Blanche verra que j'ai pu l'oublier et aimer ailleurs... Quelle folie je dis là! pensera-t-elle seulement à moi? elle est enivrée par le prestige du monde et des plaisirs, et nos projets, notre attachement lui semblent sans doute, aussi puérils que ses poupées de jadis. Je vais chez le général; avant deux heures d'ici, mon sort sera décidé.

GONTRAN

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, août 18...

Que n'es-tu ici, ma cousine, mon amie! jamais je n'eus plus besoin d'amitié et de conseils! Non, tu ne peux t'imaginer, je ne puis croire moi-même ce qui arrive. Est-ce un bonheur? je n'oserais le croire; un malheur? peut-être... Et, si je m'interroge moi-même, je le fais en tremblant, je crains de pressentir un désastre et de me laisser abuser par les faiblesses secrètes de mon cœur... en un mot, comment te dire cela? M. Gontran d'Anzac me demande en mariage, et mon pauvre grand-père, mourant, insiste pour que je consente...

Je prévois ton objection: c'est un mariage de

dépôt que fait là M. d'Anzac, me diras-tu. Hélas! je le sais bien; mais accorde-moi que c'est un homme d'honneur, qui mériterait d'être aimé, et qui rendrait, j'en suis sûre, à sa femme affection pour affection. Il est malheureux, isolé, ne serait-il pas doux d'être son aide et sa consolation? C'est la vraie destinée des femmes, consoler, soutenir, supporter. Va, le rôle d'idole, de divinité ne m'irait guère, tandis que, devenir la joie, le rayon d'un cœur longtemps assombri, me serait si doux... Si tu savais tout ce que mon cher grand-père m'a dit à ce sujet! j'ai vu que depuis longtemps il désire cette alliance, que ce serait une joie profonde pour ses derniers jours que de laisser sa Christine sous la protection d'un galant homme; il a insisté, il a supplié, et j'ai presque dit oui.

Le curé, que j'ai consulté, m'a répondu:

« — M. d'Anzac est dégagé de ses premières promesses; mademoiselle Blanche se marie, les premières publications se feront dans dix jours; il est libre, vous pouvez l'accepter. Vous êtes chrétienne, mademoiselle, vous ramèneriez votre mari vers la vérité, dont il n'est pas l'ennemi, quoi qu'il ne vive pas avec elle: la femme fidèle convertira l'époux infidèle.

Tu vois? ceux dont je dois respecter la voix approuvent, et toi, que dis-tu? Écris-moi promptement. Je suis bien tourmentée et bien triste.

CHRISTINE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, septembre.

Les bans de Blanche avec M. de Valbert sont affichés à la mairie; elle reviendra ici, dit-on, à la fin du mois, pour les fêtes nuptiales. Je serai marié. Oui, Marguerite, le dé en est jeté: Christine porte à son doigt mon anneau de fiançailles; je l'ai obtenue, non sans peine; elle a demandé plusieurs jours pour se décider, les instances de son grand-père, les miennes, l'ont vaincue. Elle m'aime! je l'ai vu dans le moment où elle m'a dit, avec tant de douceur et de dignité:

« Je consens, puisque mon grand-père approuve votre recherche, et que j'espère vous donner quelque bonheur. »

Ses yeux se mouillèrent; elle était belle et charmante; je l'admirais, et pourtant la grâce, l'enjouement de Blanche, à pareil jour, hantaient ma mémoire... Funeste spectre du passé, quand cesseras-tu d'être le compagnon de mes jours et de mes nuits! Je veux oublier, je veux aimer cette jeune fille pure, dévouée, ombre versée sur mon chemin, et qui m'aimera autant que l'autre s'aimait elle-même. Elle va avoir besoin d'un appui. Le général va au plus mal, on lui donne à peine quinze jours d'existence. Nous serons unis avant.

Celle qui a été une fille admirable ne sera-t-elle pas une digne épouse! Avec elle, l'avenir, l'honneur, le repos ne sont-ils pas assurés?

Tu vois, je me raisonne; du temps de Blanche, c'était toi qui me raisonnais. Tout est changé en moi et autour de moi.

Adieu, ma sœur. Pardonne-moi l'incohérence de mes lettres, je souffre encore; quand je serai dans une situation stable, tu seras plus contente de moi.

Ton frère, GONTRAN.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Obléans, septembre 18.

Je serais près de toi, ma Christine, si une grave indisposition de mon mari ne me retenait ici. Tu l'as deviné: un mariage auquel le dépit et la colère ont poussé M. d'Anzac ne me semble pas digne de toi, et j'en redoute les suites. Songe donc! un acte indéfectible, que rien ne peut rompre, sinon la mort, et qui t'expose à voir à côté de toi, un regret éternel, aussi affligeant pour ton cœur

que blessant pour ton amour-propre!... Tu mérites mieux. Je sais que ta grâce, ta vertu, ton affection pourront gagner le cœur de ton mari, mais si ce cœur, mal éclairé, ne se rendait pas... s'il regretta le passé? quelle souffrance pour toi! Ma chérie, s'il en est temps, réfléchis encore; tu n'es pas isolée sur la terre, tu as des parents, un frère, une sœur, dont la maison est tienne: je n'en dis pas davantage, car tu es sûre de nous...

Je reçois ta lettre: tout est décidé, tu te maries! Ah! chère amie, chère sœur, puisses-tu être heureuse, et puisse celui qui recevra ta main apprécier à sa juste valeur le trésor que Dieu lui a accordé. Je suis rappelée auprès de mon mari... il souffre; je t'écirai bientôt, et ma pensée ne te quitte pas.

TON HENRIETTE.

M^{me} BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

Réflexions sur le réalisme de notre époque. — Ouverture de notre prochaine opérette. — Valse de Mademoiselle Wild.

Que dire, que penser, quand on jette les yeux sur les productions musicales qu'on voit s'étaler aujourd'hui à la porte des éditeurs? Dans quel théâtre osera-t-on mettre le pied, si l'on connaît de longue date le répertoire des scènes lyriques? Des reprises, toujours des reprises, des opérettes immorales, voilà le bilan de cet éternel hiver! Le docteur Carus et bon nombre d'autres spécialistes, dit M. Blaze de Bury, ont constaté l'existence d'épidémies intellectuelles, pouvant, comme toute autre épidémie, frapper des populations entières. Un célèbre médecin allemand, traitant des maladies nerveuses, donne la description des ravages produits par la musique de Richard Wagner. Il fut un temps où les musiciens composaient des ouvrages sans se douter qu'ils créaient des chefs-d'œuvre. Ces hommes-là se nommaient: Sébastien Bach, Haydn, Mozart, etc., etc. C'était alors la période *édénique* de la musique; l'époque de jeunesse et de candeur chez les artistes.

Est-ce la philosophie qui a tout changé, sont-ce les mœurs, les passions, les vanités insensées de notre époque? Nous avons eu les Rossini, les Meyerbeer, les Auber, les Halévy, les Boieldieu. Ah! que c'était beau, grand, charmant encore; en ce temps le mot de réalisme n'avait pas même été pensé. Si vous aviez dit à un peintre, à un compositeur: faites du réalisme, il aurait cru

que vous parliez hongrois ou hottentot. Aujourd'hui, le réalisme est le mot bien porté. Adieu les belles heures de l'aurore et de l'inspiration. On se consume à lire les théories abstraites qui arrêtent dans son vol la poésie de la pensée. Il faut avant tout faire du bruit, soulever des tempêtes, grimper, par n'importe quels chemins, à des hauteurs où la badauderie vous admire. Soyez Antinoüs ou Pantin, pourvu que vous soyez visible, cela suffit. Dans l'art dramatique comme dans tous les autres arts, on veut, on fait du transcendant dans l'absurde et dans la présomption. Les petits messieurs de l'école moderne ont inventé un langage à leur usage. Les jeunes filles resteront au couvent ou au pensionnat. Ces péronnelles ne sauraient pas distinguer le réalisme de la rêverie, le gros rire gaulois du fin sourire, la gaieté de l'orgie. La vie matérielle, l'être tangible tout est là, pour les adeptes du dogme nouveau. Quelqu'un disait devant Rousseau: Alceste est tombée. — Tombée du ciel, répliqua le philosophe. Mais il n'y a plus d'Alceste, il n'y a plus que des produits réalistes enfantés par des doctrinaires. Si Raphaël faisait encore des chefs-d'œuvre, on leur préférerait les toiles de Courbet. La plus belle tragédie de Racine ne gagnerait pas le quart de l'argent qu'a rapporté la *Timbale d'Argent*.

La vie a changé. Un langage nouveau a fait place à la langue de Bossuet et de Rousseau. Le style dans les arts, c'est l'image de la matière,

comme dans les idées, la poésie a fait place aux inspirations grotesques et vulgaires. Des émotions vives, des joies folles, des plaisirs instables, un besoin impérieux de changement, voilà le goût français. L'idéal est de l'imbécillité ; Phidias, Mozart, Beethoven seraient des crétins si l'on osait dire tout haut ce que l'on pense tout bas. Époque déplorable qui rappelle le temps de Rome, lorsque Néron inventait des incendies pour donner à la foule des spectacles émouvants. Terrible décadence qui nous fait revivre à Athènes, lorsque les arts, la société choisie, l'élégance des manières, la recherche des choses belles et intelligentes avaient livré passage au torrent populaire qui ne savait rien comprendre et ne voulait rien respecter. Une ère nouvelle viendra-t-elle un jour régénérer notre pauvre monde abusé ? Nous l'ignorons. Mais en musique, en littérature et en goût, il y a déjà bien longtemps que nous regardons l'horizon sans y voir luire la moindre étoile !

Dans notre numéro de mars, nous avons offert à nos abonnées l'ouverture d'une opérette qui sera

complétée en juin. L'importance relative de cette composition ne nous a pas permis de réunir les deux parties en un seul mois.

Le deuxième morceau de musique contenu dans notre numéro de mars a aussi rencontré de justes sympathies, car il est écrit par une personne d'un talent sérieux et incontestable, Mademoiselle H. Wild, auteur d'un excellent recueil de morceaux religieux. *Les deux Sœurs*, gracieuse valse a, dans sa simplicité, un cachet d'élégance et de distinction qui n'échappe pas à l'appréciation des connaisseurs. Rien de heurté ni de violent ne s'y remarque, comme il est d'usage dans la musique de nos jours. Nous qui connaissons les ouvrages de l'auteur, nous aurions mis son nom au bas de ce dernier, tant le style de mademoiselle Wild est caractérisé. Cette petite valse ne manque pas d'originalité. On distingue aisément le dialogue des deux sœurs dont l'une nous paraît plus véhémente que l'autre ; il y a même un passage où elles semblent babiller toutes les deux à la fois ; mais elles le font en filles bien apprises qui causent, s'animent et s'agitent sans s'éloigner des formes du bon goût.

MARIE LASSAYEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MATELOTTE D'ANGUILLES.

Faites roussir 125 grammes de beurre, passez-y des croûtons taillés en grands losanges, retirez les croûtons quand ils seront blonds et passez dans ce même beurre une vingtaine de petits oignons à peu près d'une égale grosseur, épluchés avec soin pour qu'ils restent entiers ; retirez-les quand ils auront pris couleur et remplacez-les par les tronçons d'anguilles que vous aurez préalablement lavés et ébarbés ; faites sauter un instant, retirez ensuite, puis faites un roux en ajoutant, au beurre qui reste dans la casserole, le quart d'une cuillerée de farine. Ajoutez à votre roux un verre de bon vin rouge et un verre de bouillon ; une microscopique pincée de poivre de Cayenne, salez et jetez dans cette sauce les oignons déjà passés au beurre ; laissez mijoter à petit feu. Quand les oignons sont aux trois quarts cuits, ajoutez les tronçons d'anguille, quelques belles écrevisses vivantes si vous en avez, et une petite poignée de raisins de Malaga. Pour l'anguille, une demi-heure de cuisson

suffit. Mouillez avec de bon bouillon au fur et à mesure que la sauce se réduira.

Au moment de servir, dressez les anguilles en pyramide, placez les écrevisses au sommet et garnissez le plat avec les croûtons mis en réserve et que vous aurez fait réchauffer un instant au four avant de servir. La sauce doit être suffisamment liée. La matelotte est encore excellente réchauffée.

GELÉE D'ORANGES.

25 grammes de gélatine, 40 grammes de sucre ; le jus de six oranges et le zeste de deux ; mettez ces ingrédients dans un moule de gâteau rempli d'eau aux deux tiers, laissez fondre sur le feu, passez au tamis de soie, et laissez refroidir dans un saladier.

Fouettez cette gelée avec une fourchette ou un fouet de buis jusqu'à ce qu'elle soit comme une bouillie, reversez-la dans le moule, placez dans de l'eau très-froide, ou, de préférence, dans de la glace. Laissez prendre, démoulez et servez.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

C'est insupportable ! aussi insupportable que la chanson du petit navire indéfiniment recommencée.

C'est stupide ! car il y a bien d'autres sujets de conversation à choisir en ce moment, et, de tous, celui-là se montre le plus dénué d'intérêt. C'est faux ! et je me demande pourquoi les générations qui se succèdent se croient tenues de répéter le même mensonge sans variantes, à jour fixe !

Mais au fait, je ne t'ai pas encore dit ce que je trouve si insupportable, si stupide, si faux.

Eh bien ! ma chère, c'est ce dithyrambe éternel et banal au printemps, cette archaïque mélodie que tous les moutons de Panurge s'excitent à bêler en chœur, chaque année, à cette époque.

Le printemps du mois d'avril ! c'est vraiment bien la peine de l'acclamer !

Le printemps d'avril ! mais c'est un mythe ; il n'existe pas, ce printemps là !

C'est bon pour les poètes de coin du feu qui ne savent rien des choses du dehors, c'est bon pour ces poètes-là de chanter les brises printanières de ce moment et leurs tièdes haleines. Nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendus brises, nous qui « battons le pavé » ; ce sont bien les plus revêches soufflées qu'on puisse imaginer ; les *hâles d'avril*, voilà leur nom ; et ce nom n'évoque, en vérité, ni de gracieux souvenirs ni d'attrayantes images.

Que les élèves de rhétorique, dans leurs amplifications touffues, entonnent des hymnes redondants au soleil nouveau-né ; ils ne nous en imposeront pas, à nous que ses flèches aiguës criblent de maux de tête, de rhumes de cerveau et de taches de rousseur. Le désagréable soleil ! l'indiscret soleil !... Que vient-il éclairer ? Des rameaux nus encore, sans une fleur, sans une feuille sans un bourgeon, noirs et désolés comme des potences ; épars et fantastiques comme des apparitions ! des campagnes arides où nul grain n'a germé ; des flaques d'eau stagnantes, dernières larmes de l'hiver scintillant à regret... C'est lugubre, ma chère !

Et, dans nos intérieurs citadins, quelles fâcheuses découvertes à chaque instant provoquées par sa brutale invasion ! Cette tenture avait bon air, ces tapis semblaient frais, ces reps et ces velours supportaient l'examen sous la discrète lumière des courtes journées. Mais voici le soleil

d'avril... gare à eux ! Il met en évidence leurs moindres avaries, et l'on s'aperçoit avec stupeur de la quantité de choses qu'on devra rafraîchir, réparer ou renouveler... Oh ! le coûteux soleil !

Et nos toilettes ? Quels tours affreux ne leur joue-t-il pas ! Hier nous arborions encore avec satisfaction tel ou tel costume qui s'était maintenu ; maintenu ! ah ! bien oui ! le voilà en pleine lumière et ce n'est plus qu'un amas d'oripeaux fanés. A renouveler encore, cela !

N'y a-t-il pas de quoi se récréer ? N'y a-t-il pas de quoi s'aborder entre amies, avec des congratulations bruyantes :

« Quel joli temps, ma petite belle !

— Comme on se sent revivre, mon ange !

— Ah ! le printemps, ma chère, il n'y a que cela de bon dans la vie !

— Ah ! le printemps, voyez-vous, c'est l'épanouissement des cœurs !

— Vive ! vive le printemps ! »

Les sottes ! qu'elles en jouissent donc. Il y a sujet !

Pour moi, j'en suis attristée, agacée, et décidément je me sens des nerfs aujourd'hui. Afin de les mater un peu, j'avais grande envie de me fatiguer physiquement, de m'imposer un exercice prolongé, de faire des visites et de... courir les magasins. Oui, ma chère, ni plus ni moins. Mais ta lettre est là sous ma main, sous mes yeux... j'y relis certaines lignes qui m'ont fait réfléchir, tant réfléchir, même, que... je reste chez moi. Ce ne sera pourtant pas bien amusant ; je n'attends personne et le programme de ma journée ne me réserve que des occupations fastidieuses. Mais, puisque positivement, nous ne sommes pas créés et mis au monde pour nous amuser, il faut bien que je prenne mon parti de voir *dans la trame de mes jours* autre chose que des fils d'or et de soie... Elle n'est pas brillante la trame de mes jours... oh ! mais pas du tout !

Au fait, qu'ai-je donc tant à lui reprocher ? Elle a son envers, c'est vrai ; il s'y trouve par-ci, par-là quelques fils inégaux ; il s'y rencontre de distance en distance une arabesque manquée, dans l'enchevêtrement des événements et des circonstances ; mais, en définitive, l'étoffe en est souple et de bonne qualité, avec des reflets chatoyants, des plis moelleux et de gracieux dessins. De quoi me

plaindrais-je, et pourquoi cela ne me suffirait-il pas? Est-ce que je mérite mieux? Hélas! je dois reconnaître, au contraire, que je n'avais pas droit à si heureuse part. Comment donc expliquer alors cette morose humeur d'aujourd'hui? Cette pointe de spleen, ces diables bleus qui me piétinent le cerveau?... Comment?... Veux-tu que nous le cherchions ensemble, Florence?

Je fouille, je scrute, je réfléchis, j'examine consciencieusement, et... je commence à trouver... Cependant, j'aurais mieux fait de chercher toute seule : cela m'eût épargné l'humiliation de te faire assister à la découverte; j'aurais évité l'obligation de t'ouvrir à deux battants les portes de mon for intérieur et de t'en voir explorer les secrets détours, les parties peu éclairées où se cache la cause de ce malaise que je ne m'expliquais point tout d'abord; tu ignorerais alors qu'il ne consiste pas en autre chose qu'un tas de piqûres d'épingles en mon plein amour-propre, piqûres d'épingles qui saignent encore... Hélas! oui... voilà la vérité... vraie!

C'est étonnant comme nous voyons le monde extérieur à travers nos impressions intimes : fait-il clair au dedans, tout sourit, tout chante autour de nous. Flottons-nous en pleine brume intérieure, aussitôt les vapeurs sombres se répandent sur la nature entière et la création semble nous faire la moue... Ah! ma Florence, le moi, le terrible moi nous ne le réduirons donc jamais au silence? Si encore il ne s'agitait que sous des influences bien avouables! Mais non : il subit de petites souffrances qui sont presque des fautes dans leur principe; il va même au devant!... Que c'est pourtant mesquin de soupirer pour un mécompte de vanité, pour une déception de salon, pour une bagatelle enfin dont un caractère plus haut placé que le terre-à-terre des puérilités d'amour-propre ne devrait pas se sentir atteint!...

Je t'avoue cette faiblesse pour l'expier, et la honte de l'aveu me préservera des rechutes, je l'espère.

Nous avons eu cette semaine à recevoir quelques parents provinciaux; ne te cabre pas à ce mot, toi qui es devenue si provinciale de cœur; ne t'imaginer pas que je le prononce avec ce petit air de supériorité impertinente qu'affectaient jadis les parisiennes de mauvais ton envers les naturelles de Carpentras ou de Quimper-Corentin! les provinciaux, comme on les entendait alors, n'existent plus : les chemins de fer les ont supprimés.

Les modes, les usages et les goûts de Paris pénètrent partout : on s'habille à Commercey comme les gravures de notre journal; on dîne à Bourga-neuf dans le même style qu'à la Chaussée-d'Antin; on fait des gammes à Lamballe sur des pianos de Pleyel; les indigènes de Sisteron ne demandent pas leur chemin dans les rues de notre Babylone parce qu'ils le savent par cœur, et les pharmaciens de Pithiviers n'arborescent plus le pa-

rapluie rouge et la cravate multicolore que sur les planches de nos théâtres.

Enfin Paris est un peu sur tous les points maintenant.

Faut-il s'en réjouir? faut-il le déplorer? Ce nivellement des habitudes, des élégances, des goûts et des besoins est-il heureux?...

Je trouverais sans doute des arguments pour; mais tu m'en objecterais contre, ô belle précheuse; et si j'avais encore la honte d'être battue de ce côté-là, qui sait de quelle couleur je trouverais le soleil demain?...

Mais ce n'est pas de demain que j'ai à t'entretenir; c'est d'hier, et je m'y résigne puisque, en dépit de toutes mes digressions, il me faudra toujours en venir là.

Le cousin Michelon, sa femme et leur fille nous étaient arrivés dans les meilleures dispositions du monde et c'est avec des dispositions tout à fait analogues que nous les accueillions; mon père, ordinairement un peu réservé, retournait avec expansion vers les souvenirs d'enfance évoqués en commun; ma mère, si naturelle dans sa bienveillance, avait très-vite mis à l'aise la cousine, fort timide malgré ses cinquante ans; et la jeune Marthe, qui veut voir en moi un personnage parce que plusieurs milliers d'abonnées me font l'honneur de me lire, la jeune Marthe m'accablait de questions sur notre personnel de rédaction, toute joyeuse de la complaisance avec laquelle j'y répondais :

« Quel homme est votre directeur?

— Madame Mathilde Bourdon est-elle blonde?

— Est-ce M. Antonin Rondelet qui fait lui-même l'éducation de ses enfants?

— Confiez-moi donc le vrai nom de Florence?

— On prétend que Coralie L., du *Petit Courrier*, est une bien aimable jeune femme?

— Pourquoi vos bureaux se déplacent-ils?

— Ma chère petite, répondis-je à cette question, ils n'ont pas un long voyage de déménagement à effectuer, car nous ne changeons pas de quartier : le numéro 2 de la rue Drouot s'aperçoit de nos bureaux; ce n'est pas l'amour du changement qui nous déplace : c'est tout simplement l'encombrement des affaires; rue Drouot numéro 2, nous pourrions remuer nos coudes sans précipiter autour de nous des avalanches de paperasses, cela nous a décidés. »

Tout en causant, nous enfilions les manches de nos pardessus et nous attachions nos chapeaux, car nous allions sortir : c'était le jeudi de la comtesse de Pire, et madame Michelon, qui l'a un peu connue, désirait y être conduite par ma mère et et lui présenter sa fille. Ce salon aristocratique ne s'ouvre pas au premier venu; c'est un honneur fort prisé que d'y être admis; et j'ai vu des gens, d'ailleurs honorablement posés, commettre plus d'une bassesse pour s'y faire accueillir. La fierté de notre caractère nous a cependant mieux

servis auprès de la comtesse que ne l'eût fait un humble empressément : c'est elle qui nous recherche, elle qui vient au devant de nous, elle qui déclare tout haut le prix qu'elle attache à nos relations. Nous en avions annoncé le caractère à nos cousines, et nous entrâmes en toute assurance dans le salon encombré de monde où déjà les menues friandises du lunch circulaient. La comtesse un peu sourde n'entendit pas son valet de pied nous annoncer; un peu myope, elle ne nous reconnut qu'au moment où ma mère lui tendit la main; un peu souffrante, ce jour là, elle eut la conversation difficile et distraite; un peu accaparée par ses nombreux visiteurs, elle dut se partager entre eux, ce qui réduisit à une assez mince fraction la part d'amabilité qui nous revint. Bref, quand nous sortîmes, la cousine de province nous dit, avec une naïveté qui me fit monter quelque rougeur au front :

« Si vous ne m'aviez pas affirmé en quels bons termes vous êtes avec madame de Pire, je ne l'aurais pas deviné; non certes: je ne l'aurais pas deviné du tout! »

Nous attendions quelques personnes le soir; ma mère m'avait confié l'organisation de cette petite fête, et je comptais sur mon savoir-faire pour qu'elle laissât un agréable souvenir à nos hôtes.

Je choisis soigneusement nos invités: le nom de celui-ci charmerait le vieux cousin qui ne se console de sa roture qu'en recherchant les gens titrés; le talent de cet autre enthousiasmerait la cousine qui a le sentiment du beau très-prononcé; Marthe serait toute fière de raconter dans sa petite ville qu'elle avait serré la main à mademoiselle X... et causé avec madame Y...

Un groupe d'élite pour représenter nos relations parisiennes, beaucoup de fleurs et d'arbustes pour lui servir de cadre, de la lumière à profusion pour faire valoir ce cadre et ce tableau, des rafraîchissements d'un bon faiseur, tel était mon programme.

Hélas! le groupe d'élite se trouva réduit à une si simple expression... qu'il finit par ne plus rien exprimer du tout: Coralie L., obligée de partir pour Saint-Denis, se fit excuser au dernier moment; Régina me griffonna trois lignes illisibles pour m'annoncer qu'une migraine subite la retenait chez elle; le grand harpiste que nous avions servi d'avance en régal à nos invités, se luxa le poignet dans la journée et ne vint pas; le poète lyrique, dont Marthe adorait les vers, objecta un

mal de gorge à toutes nos instances pour qu'il récitât quelques strophes; et quand, toute désappointée, je m'assis au piano, je plaquai si nerveusement mes premiers accords, qu'une corde se brisa. Le dépit me stimulait, je me sentais en voix et je l'avouerai, sans fausse modestie, jamais je n'ai si bien chanté. Mais cette corde, cette malheureuse corde me jouait des tours indignes: elle se tortillait, se détortillait, s'enroulait, s'allongeait, s'insinuait entre ses voisines avec une insigne perfidie et d'étranges vibrations... c'était insupportable! Je me serais pendue à cette corde pour en finir avec elle!

Quand j'eus lancé ma dernière note, un magnifique *la*, ma chère, le cousin, la cousine et leur fille me félicitèrent avec bruit; à part moi, je sentais mériter des applaudissements plus autorisés que les leurs encore; mais je crus remarquer un nuage sur certains fronts de femmes et j'entendis une voix ironique murmurer: quand on a un instrument médiocre comme ce piano, du moins devrait-on prendre soin de le tenir en bon état.

La corde! toujours la corde!... oh! cette corde! ou plutôt... ce succès! comme je le payais alors plus que sa valeur!

Les plateaux circulaient. Déception! les glaces fondaient; et plus d'une robe de prix fut tachée de blanche gouttelettes; les sirops étaient presque chauds; mon père me lança un regard mécontent lorsqu'il trempa ses lèvres dans un punch à peine tiède, et quand je promenai des regards inquiets autour de moi pour interroger les physionomies, je les trouvai toutes allanguies, somnolentes et fatiguées: j'avais bourré le salon de tant de fleurs odorantes, qu'il y régnait une asphyxante atmosphère, la congestion générale semblait prochaine! on l'évita par des départs prématurés, et je restai confuse en face de ma mère qui se contenta de me dire avec son indulgence accoutumée.

« Tu n'as pas eu l'inspiration heureuse aujourd'hui, ma pauvre Jeanne. »

Les parents de province sont retournés chez eux, sous cette fâcheuse impression; et moi, c'est à travers elle que j'examine toutes choses depuis ce matin. Voilà pourquoi j'ai calomnié le soleil, la brise et le printemps.

O vanité des vanités!

Ce qui n'est pas vain, c'est la tendresse qu'éprouve pour sa Florence la trop impressionnable

JEANNE.

MODES

Ce que l'on appelle encore *Longchamp* approche; y verrons-nous défilier les nouveautés et les innovations de la mode?

Les dentelles et entre-deux tissés d'or ou

d'acier, font les ornements des toilettes élégantes de printemps

Les jupes courtes ou simplement rondes, ne se portent plus que le matin ou en voyage; en visite,



3 Damschen

AS. Rue de la Harpe

2^e Alexandre



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

Avril

Paris. Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames réunis 2, Rue Drouot.

Rue de l'Université: 25. CONFECTIONS DES MAGASINS DU PETIT S^T THOMAS. Rue du Bac: 27. 29. 31. 33 et 35.

Modes de M^{me} De Bysterweld. Faub^g P^r Honore: 5. Eventails artistiques de la M^{me} Alexandre. 14 P^r Montmartre.

6-879 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 84.

servi
hum
cher
qui
rela
nos
dant
les
com
de
nou
tend
eut
acca
part
min
Brel
vinc
que
«
terr
l'au
dev
N
ma
peti
pou
hôt
J
de
con
titre
cou
Ma
peti
mo
U
par
pou
pou
chi
gra
E
si s
exp
pou
mo
pou
nai
ser
poi
lyr

(
app
et
I



C. MouTeT.

IMP. DUPUY, PARIS.

Avril 1876

N° 4042 bis

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Modes et Coiffures de la Maison de Bysterveld, Tambour, St Honoré, N° 3.
Boulevard de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42.



aux courses, les robes sont à queues plus ou moins longues.

La forme tunique à draperies plates, portée sur un long jupon, est toujours très-goûtée, ainsi que les corsages longs de taille, très-ajustés, et formes cuirasses plus ou moins variées. On en fait beaucoup à longues pointes devant et derrière; les hanches sont emboîtées par une petite basque de deux doigts, reliant les deux pointes qui doivent être bien balcinées. Quelquefois la pointe de derrière se termine par un nœud de ruban ou de velours très-plat, rejoignant la draperie de la jupe dans laquelle il se perd.

J'ai encore remarqué un modèle de corsage assez original : pointe devant, pointe derrière, et entre ces deux pointes, cinq dents très-pointues et très-découpées, liserées comme les pointes. A l'extrémité de chacune de ces dents se trouve un plomb qui les oblige à bien plaquer; ce même genre se fait aussi aux corsages décolletés.

Outre les dentelles brillantes, on emploie toujours les blanches, qui sont quelquefois posées en bretelles, seulement par derrière, aux corsages ouverts en carré.

Le velours se mélange souvent, dans les corsages, avec des tissus unis ou brochés. Ainsi, quelquefois c'est le milieu du dos qui sera formé par du velours; dans un autre modèle, ce seront seulement les dessous de bras; ils se prolongeront assez bas sur la jupe, où ils seront fixés par des nœuds se rattachant à des poches également mélangées de velours.

On place encore beaucoup de rangs de petits velours sur les corsages-cuirasses montants ou décolletés. Ces petits velours évasent vers le haut du corsage, et se rapprochent à la taille qu'ils paraissent amincir.

Les velours *grenat* ont beaucoup de succès, posés sur du *blanc*, du *gris*, du *noir* et même du *rose pâle*.

Les écharpes placées sur le devant des jupes et se nouant derrière, sont un des plus gracieux ornements; mais c'est assez difficile à bien disposer. Sur une robe de faille noire, des écharpes bleu pâle mélangées de dentelles *blanc crème* sont d'un très-joli effet. Pour une femme âgée, des écharpes de satin *grenat* à beaux effilés rendent la toilette fort belle, qu'elle soit en soie *noire*, pour le jour, ou *mais* pour le soir.

Il y a des écharpes en tissu de soie broché fort souple, avec fleurs de toute couleur, allant surtout bien sur des toilettes unies; mais elles sont d'un prix fort élevé. Sur fond de gaze noire, j'en ai vu avec guirlandes de fleurs, des nuances les plus merveilleuses.

C'est encore sur une toilette *noire* que cela réussit le mieux; sur une robe de soie couleur *rubis* c'est très-éclatant.

Aux toilettes habillées, les manches se font presque toujours claires. Ainsi, en entre-deux de dentelle noire et or cousus ensemble, quand la

robe en est ornée. Pour les personnes en deuil, les manches seront en tulle brodé de jais, ou en bouillonnés de tulle noir, séparés par de petits galons de jais.

Aux robes du soir de nuances claires, les manches en tulle blanc à bouillons séparés par un petit fil de jais blanc, ou un petit velours assorti à la toilette.

Le *blanc*, toujours fort en vogue, est peu garni pour les jeunes filles. Voici un modèle qui leur est destiné pour inaugurer les soirées d'après Pâques :

Jupe très-longue en foulard double *blanc-crème*. Dans le bas, petit volant plissé en étoffe pareille, surmonté d'un velours *bleu de ciel* large de quatre doigts.

Un haut volant de 60 centimètres placé seulement sur les lés de derrière et orné dans le bas, comme le devant de la robe, est resserré à sa tête par un nœud de velours bleu retombant en coques et pans sur le côté gauche de la robe. Du côté droit, large poche en foulard plissé, surmontée d'un velours bleu à plat. Corsage cuirasse dont l'ouverture carrée est formée par un velours bleu; plissé de crêpe lisse dans l'ouverture; manches en tulle de soie blanc; bouillonnés traversés d'un petit velours bleu de ciel. — Dans les cheveux, petit nœud de gaze argentée mélangé de velours bleu. — Souliers blancs à nœuds bleus.

On voit de jolis petits nœuds mélangés de gaze d'or et de gaze d'argent; ils se placent sur le côté, un peu haut, ou tout à fait derrière la tête, l'un au sommet et l'autre un peu plus bas, ayant l'air de retenir des boucles ou un chignon qui pend sur le cou.

La robe que je vais décrire maintenant est en faille *gris acier*. Très-élégante le jour, elle est également réussie aux lumières :

Le devant se compose de bouillonnés en long, alternés par quatre rangs de dentelle noire tissée et brodée d'acier, à la suite desquels se trouve de chaque côté un plissé d'étoffe.

Un haut volant, posé seulement en arrière, est resserré à sa tête en dessous d'un arrangement de velours et de faille de même ton, qui se prolonge en bas jusque sur la traine, et dans le haut, en dessous de la cuirasse du corsage ouvert en carré. Deux *compartiments* du dessous de bras, de chaque côté, sont en velours gris et pendent beaucoup plus bas que les basques. Une dentelle d'acier suit l'ouverture du corsage. Les manches sont composées avec cette même dentelle recousue. La robe est bordée dans le bas d'un large velours gris, surmonté d'un plissé de soie, et en dessous, d'un plissé de mousseline blanche garni d'une petite Valenciennes et appelé *balayeuse*.

Deux poches ornées de soie, de velours et de dentelle, sont posées de chaque côté de la robe, un peu en arrière.

Bottines en soie grise avec nœud de dentelle d'acier. — Gants de Saxe à six boutons.

Pour vêtement de printemps, des petites jaquettes sans manches, en étoffe pareille au costume. Beaucoup de cachemire pur, couleur beige, pour costumes ordinaires. Jupons de soie marron ou bronze.

Des tuniques avec large bande d'étoffe semblable brodée en soie, posée autour de la tunique, et en long, au milieu du dos. A quelques-unes la broderie est mélangée de fils et de soutaches d'or.

Une nouvelle manière de relever une tunique trop longue dans la rue, c'est de prendre l'extrémité de la traine, et de la fixer sur l'épaule sous un nœud qui y est placé à cette intention.

Les chapeaux de saison, *forme capote*, ont des fonds mous en tulle pointillé de jais, de petites perles d'or, d'acier ou de paille. Les voilettes brodées de même; guirlandes de fleurs sur le devant. Aux chapeaux de deuil, guirlande de feuilles bordées de jais.

Les fleurs si bien imitées actuellement, si flexibles et si naturelles, se voient avec profusion sur les toilettes de bal et sur les chapeaux. Un genre charmant se compose de deux guirlandes séparées par une dentelle blanche qui vient faire bride sous le menton. La guirlande du devant est très-touffue, toute en feuillage de roses de plusieurs teintes de vert. Deux roses très-douces sur le côté

avec mélange de boutons. La deuxième guirlande est toute en roses très-serrées, sans feuillage; teintes pâles, rosées et thés. Les cheveux se voient un peu au milieu de la couronne de roses.

On fait aussi de très-jolies petites toques au bord froncé en velours ou en étoffe semblable à la toilette. Deux plumes posées à plat sur la toque retombent en arrière. Celles en velours couleur loutre, avec petits coqs de même nuance au plumage brillant, sont particulièrement distinguées.

J'ai remarqué et approuvé de charmants chapeaux pour les femmes qui ne sont plus jeunes. Ils sont en dentelle noire pointillée ou non. Le devant forme diadème avec ou sans fleurs. Bord de velours, frange de plumes et jais. Le fond qui retombe assez bas pour couvrir la nuque, est parsemé de fleurs. Branches de lilas, violettes aux longues traines, muguet, etc. C'est d'un très-joli aspect. J'en dirai autant de séduisantes coiffures leur étant également destinées. Le devant est entièrement formé par des guirlandes de feuillage vert bronze et vert jaune. Deux ou trois reines-marguerites s'enfoncent dans ce fouillis, et la dentelle noire ou blanche, tissée d'or ou d'acier, forme simplement en arrière un large nœud retombant plus ou moins bas sur le cou.

VISITES DANS LES MAGASINS

La Teinturerie européenne, — boulevard Poissonnière, 26, — se recommande par la souplesse qu'elle donne aux étoffes de soie et de laine teintes en noir fin; le procédé de M. Périnaud, à qui est dû ce réel progrès, s'applique également à la teinture en couleurs, à laquelle il rend l'apparence du neuf.

On ne peut désirer mieux comme souplesse et comme finesse de nuances. Le crêpe de Chine, le mohair, les gazes supportent très-bien la teinture, et peuvent encore servir pour tunique. Nous croyons opportun, à cette époque, de rappeler à nos lectrices que M. Périnaud teint, en noir seulement, les costumes sans qu'il soit besoin de les découdre ni d'en enlever les garnitures, quelle que nombreuses qu'elles soient : volants, bouillonnés, plissés, etc. C'est un grand avantage que de n'avoir pas une seconde façon à payer. Quant au prix nous ne pouvons l'indiquer; il dépend de la quantité de garnitures dont le costume est orné; mais nous pouvons dire qu'il n'a rien d'exagéré. En général les prix de la Teinturerie européenne me semblent très-raisonnables. Nous prions nos lectrices de s'adresser directement boulevard Poissonnière, 26.

Nous dirons de même pour les demandes d'en-

voi qui nous sont faites de la serviette magique. Elle se trouve chez M. Ampenot, 92, rue de Richelieu et s'expédie par paquets de trois, de six et de douze, et coûte 2 f. 20 c., 4 f. et 8 f., expédiée franco. Le mode d'emploi de la serviette magique est très-simple; il suffit d'en frotter, sans y mettre de force, l'objet à nettoyer. Tous les bijoux, l'argenterie, le bronze doré, le métal anglais, le plaqué, reprennent le brillant du neuf, passés à la serviette magique qu'il ne faut mouiller dans aucun cas. Salie à l'usage, mais non usée, elle servira à nettoyer les ustensiles de cuisine en cuivre, elle ne peut s'employer pour ceux en fer-blanc, n'ayant aucune action sur la couche d'étain qui recouvre la tôle dont sont faits les ustensiles dits en fer-blanc.

Nous allons maintenant sacrifier un peu à la coquetterie en nous occupant des étoffes de printemps. Je vous parlerai d'abord du foulard, parce que ce tissu me semble, par le choix que nous offrent les nombreuses dispositions de rayures, de bouquets pompadour et camaïeu, convenir à la jeune fille, à la jeune femme, à la grand-maman. Pour vous, Mesdemoiselles, vous trouvez dans les teintes à la mode des mille raies, des rayures égales, des pastilles et de petits dessins minia-

tures qui feront de très-gentilles toilettes de printemps; vous choisirez une teinte moyenne, réservant pour l'été les foulards aux couleurs claires : bleu nil, vert roseau, gris blanc, mastic, brochés de petits cailloutés, ou coupés de lignes de couleurs différentes du fond; le prix commence à 4 fr. 75 c. le mètre. Les foulards unis et lisses de 80 à 85 cent. de largeur coûtent 5 et 6 fr. le mètre; les croisés unis, 6 fr. 50 c. et 8 fr. le mètre; les brochés 8 et 10 fr. le mètre; ces derniers ont 90 cent. de largeur. De très-jolis foulards non imprimés, mais tissés de soie de couleurs, ce qui les fait sans envers, ont de 60 à 62 cent. de largeur et coûtent 8 fr. 50 c. et 10 fr. 50 c. le mètre; on trouve de fines rayures, des mille raies, des carreaux éteints, ces derniers à nouvelle disposition.

Le foulard crêpe de Chine granité est une sorte d'étoffe qui, par la souplesse, tient du crêpe de Chine dont il a aussi le brillant, mais il est plus solide; il sera employé pour les tuniques princesse et les toilettes habillées du printemps et de l'été; les grisailles sont jolies; les quadrillés, les jardinières se font dans les teintes crème et bleu ciel, crème et bronze, blanc et prune, marine et ciel, crème et cardinal, crème et noir, crème et loutre, bronze et bleu ancien. Les foulards que je viens de vous signaler composent le groupe des nouveautés de la saison d'été; mais il se trouve dans le foulard classique toutes les nuances nouvelles, des bouquets jetés, des dessins courants qui seront toujours de mode. La Compagnie des Indes, rue de Grenelle-Saint-Germain, 42, envoie *franco* la collection de ses échantillons.

Les renseignements suivants, pris aux magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 27-35, ont pour objet les tissus de fantaisie en lainage uni ou mélangé. La grande variété de ces tissus m'oblige à faire un choix parmi les prix et parmi les nombreuses dispositions de rayures et de carreaux; nos lectrices, en demandant au Petit-Saint-Thomas des échantillons, pourront en recevoir la collection complète.

Comme étoffe très-très-bon marché pour peignoir ou costume de campagne, je vous signale de fines rayures grises et blanches sur les fonds poussière, vert, mauve, écru, rayures égales blanches et mauves, à 60 cent. le mètre; au même prix une rayure de fantaisie gris clair, sur gris foncé, sur noir, sur cachou, sur havane avec l'étoffe unie pour la jupe. A 90 cent. le mètre, des grisailles, laine et coton, à rayures chinées, à petits carreaux ombrés, à carreaux interrompus de lignes, pour demi-deuil; à 1 fr. 45 c. le mètre, une mousseline laine chinée unie et à carreaux dans les gris perle, gris ardoises, gris bleu, gris fumé, feutre de tons éteints; à 1 fr. 50 c. le mètre et dans les mêmes teintes, une rayure brochée soie. A 1 fr. 60 c. le mètre, un tissu croisé, uni et à lignes fondues, beige et gris. Au même prix, une très-fine diagonale dans les couleurs bleu marine,

bleu Louise, gris deuil, gris tourterelle, mastic, cachou, bronze. A 1 fr. 95 c. le mètre, un tissu croisé très-souple, uni et à rayures fondues, toujours dans les mêmes teintes; à 2 fr. 10 c. le mètre, ces mêmes rayures sont coupées de filets de couleur.

Nous passerons maintenant, aux étoffes destinées aux costumes plus habillés, costumes de demi-toilette et de promenade. Le foulard de laine convient pour la fillette et la jeune fille; il coûte 2 fr. 45 c. le mètre, et se trouve dans plusieurs tons de bleu, de gris, de beige, d'écru, en rose, en prune, en mauve. Au même prix, un très-joli tissu de fantaisie à petites côtes pour tunique et polonaise-princesse, dans les nuances foncées : bleu marine, bronze, havane, prune; dans les nuances claires : vert nil, tourterelle, mastic, gris perle.

Le crêpe de laine doit son nom à sa ressemblance avec le crêpe crêpé; ce tissu nouveau est léger et se trouve en uni et à rayures. Sur un fond crème très-accuté, se font des rayures bleues ou havane clair; sur un fond gris, rayures roses ou bleues, ou gris foncé; sur un fond bleu pâle, rayures camaïeu. A 3 fr. 25 c. un natté uni et à rayures ton sur ton ou de couleurs; les teintes sont toujours à peu près les mêmes, peut-être un peu plus franches. A 3 fr. 50 c. un taffetas laine et soie uni, à rayures, à carreaux dans les tons gris, bleus, très-jeune et très-frais. A 3 fr. 75 c. un natté à carreaux ombrés gris, bleu et blanc; feutre gris et blanc, noir, gris et blanc et un quadrillé bleu pâle et feutre; même genre d'étoffe en uni. Les damassés pour le printemps sont coupés de lignes de couleurs : rose et de deux bleus sur un fond gris; havane et de deux bleus sur fond feutre; rose, mais et marron sur fond gris acier; ils coûtent 3 fr. 90 c. le mètre. Les nattés de nuances fines dans toutes les couleurs, coûtent 4 fr. 50 c. le mètre.

On portera toujours beaucoup de blanc crème, et voici deux tissus de cette nuance qui sont destinés à faire des tuniques-princesse pour toilette habillée; ils coûtent 7 fr. 50 c. en un mètre trente centimètres de largeur; l'un est une sorte de grain de poudre, l'autre un natté interrompu.

Les lainages pour enfants : écossais bleus et multicolores, les flanelles légères pour peignoir, les cachemires étant des étoffes classiques, nous ne les citons que pour mémoire. Nous vous parlerons, le mois prochain, des mousselines, des toiles de fantaisie, des gazes et des grenadines.

M. Seeling, boulevard de Sébastopol, 70, est l'agent de la Compagnie Wheeler et Wilson, pour la machine à coudre qui porte leurs noms. Cette machine qui réunit tous les perfectionnements désirables, a été l'objet d'imitations qui, sous la désignation de machines à coudre, système Wheeler et Wilson, sont vendues comme véritables machines Wheeler et Wilson. Nous prévenons nos lectrices, que toute véritable machine

plume passant sur le chapeau; traîne de coquelicots tombant derrière.

Sixième toilette. — Robe en foulard. — Écharpe tunique en crêpe de Chine ornée de soutache en soie, le devant forme jaquette Louis XV à pans fuyants avec gilet; derrière les pans de la jaquette sont réunis par des nœuds en faille; le dos est formé d'une pèlerine courte brodée de soutache; le vêtement est garni de guipure. — Chapeau fond mou en crêpe de Chine, orné d'un coquillé en tulle couleur crème, avec petites grappes de graines mélangées d'argent; touffes de roses devant et derrière.

Septième toilette. — Robe en gros grain; deux grands volants dans le bas; tablier long bordé d'un biais en velours et relevé derrière. — Paletot en application de cachemire sur gros tulle, garni de deux rangs de guipure. — Capote en foulard; fond plissé, passé plissée en velours surmontée d'un oiseau-mouche, dessous plissé en crêpe de Chine, nœud en velours et touffe de roses, touffe de roses derrière.

Huitième toilette. — Robe en lousine; jupe en étoffe unie devant, grand volant plissé; tablier en étoffe rayée noué derrière. — Paletot en cachemire de l'Inde, long devant et court derrière, avec pli double formant dans le dos une pointe garnie de dentelle; le tour est garni d'une dentelle surmontée d'un petit volant plissé en faille; nœuds en faille. Chapeau en paille de Manille orné d'une guirlande de raisin mêlé de touffes de roses tournant sur le dessus du chapeau et faisant traîne.

Neuvième toilette. — Robe en toile de soie ornée devant d'un volant surmonté d'un grand bouillonné, et derrière d'un grand volant surmonté de deux plus petits. — Pardessus avec demi-pèlerine, très-long devant, avec poche, plissé en faille à la pointe; il est ouvert devant et garni tout autour d'une large passementerie et d'un effilé muguet; nœuds en faille. — Chapeau en tulle avec draperie en velours sur laquelle retombe une dentelle crème, dessous plissé en tulle crème, touffe de camélias.

Dixième toilette. — Robe unie en taffetas. — Polonaise en cachemire brodé, relevée derrière par des plis ornés d'un large nœud en faille à bouts frangés; la polonaise est garnie d'un effilé à glands surmonté d'une frange marabout. — Chapeau en paille, orné dessous d'une guirlande d'épis de blé avec touffe de coquelicots, dessus d'une draperie en crêpe de Chine et d'une longue plume frisée.

Onzième toilette. — Robe en faille, ornée, dans le bas, de deux volants; tablier garni d'un volant surmonté d'un biais. — Tunique sans manche en application sur gros tulle et lacet cousu, garnie de guipure à l'encolure et aux emmanchures. — Chapeau à fond mou, en foulard, passé plissée, ornée d'une touffe de roses grenat; draperie en foulard tombant derrière.

SECONDE GRAVURE N° 4042 bis.

Toquet en faille et crêpe bleu pour jeune fille. — Le fond, en faille, est monté à plis à une bande de gros tulle que maintient une cannetille; cette bande est cachée sous une écharpe de crêpe drapée autour du toquet, et deux plissés, l'un en faille, l'autre en

crêpe rabattent sur les cheveux. Des oiseaux-mouches sont piqués inégalement sur le toquet.

Chapeau en paille, ornements de velours bleu marin, de tulle mais et de grappes de mûres. Le chapeau a la passe gondolée derrière pour lui donner la forme d'un bavolet; devant, elle est relevée sur un dessous de tulle mais, bouillonné et piqué de mûres; le crêpe se perd de côté et reparait derrière où il est disposé en bavolet; la passe est bordée à cheval d'un biais de velours bleu. La calotte est traversée par un large biais de velours qui s'arrête sous le bavolet en paille, et une traverse de crêpe le coupe devant où elle forme coque. De côté, et sous le bavolet, branches de mûres.

Chapeau de dame âgée, tulle noir, ornements en faille mais. — La garniture de ce chapeau peut s'adapter à une forme en paille noire ou blanche. Un bouillonné de soie mais, cerné de dentelle noire fait passe; il est coupé d'oiseaux des îles et le fond en dentelle a, derrière, une barbe nouée qui rabat sur les cheveux. Plume mais devant et brides en dentelle arkangel.

Chapeau de jeune femme en paille de Manille. — Le bord, doublé de velours, est relevé sur une guirlande de groseilles blanches et de cassis avec rose de côté. Des barbes en dentelle Arkangel se chiffonnent sur le fond, traversent le bord du chapeau et descendent derrière, sur les cheveux, pour former comme un bavolet qui reçoit une touffe de cassis est une rose rouge. Deux ailes de martin-pêcheur se perdent, devant, dans les coquillés de la dentelle.

Capote en tulle pour jeune fille et jeune femme. — Le fond est en tulle dentelle et s'entoure d'une dentelle noire coquillée en spirale et faisant bavolet. Branches de roses piquées derrière et devant un peu de côté. Brindilles de jais rabattant sur le dessus de tulle blanc ruché.

PORTE-JOURNAUX PORTATIF.

Application de cretonne sur canevas reps. (Voir l'explication et le croquis, page 8 du cahier de ce mois.)

ŒUF DE PAQUES AUMONIERE (Carton Bristol).

Ce joli petit objet, facile à monter, peut être utile à nos lectrices, si elles veulent offrir un petit cadeau à une amie, à l'occasion de la fête de Pâques, ou s'en servir pour transporter un petit ouvrage, en suspendant l'œuf comme aumônier à la ceinture.

Voir, pour le montage, la page 8 du cahier de ce mois.

Il faut conserver les découpures de Bristol qui sont en dehors du patron; on peut les employer pour faire des petites croix, des signets ou tout autre petit objet.

QUATRIÈME CAHIER.

Parure et garnitures pour costume. — Corsage de dessous. — Chemise. — Corsage de dessous. — Quatre toilettes de premières communiantes. — Costume de premier communiant. — Dessin soutache. — Ombrello en macramé. — Porte-liqueur. — Adèle. — Nœud en dentelle. — Barbe en dentelle. — Couverture de berceau. — Porte-montre imitation de marqueterie. — Japon. — Pantalon. — Œuf de Pâques aumônier. — Chemise de nuit. — Porte-journaux portatif. — Camisole.

PLANCHE IV.

PREMIER COTÉ.

Polonaise. dixième toilette.
Jaquette. troisième toilette.
Tunique sans man'he. onzième toilette.

Gravure n° 4042.

DEUXIÈME COTÉ.

Dolman. première toilette.
Pardessus avec demi-pèlerine. neuvième toilette.
Echarpe-tunique. sixième toilette.

Même grav.

MOSAÏQUE

Les femmes sont parfois bien cruelles : on sait qu'il est de mode de porter sur les chapeaux de petites têtes d'oiseaux ; mais sait-on à quelle destruction, à quelle guerre d'extermination aboutira ce caprice féminin ? — Une seule maison de Paris emploie 50,000 oiseauxmouches pour la coiffure de ses clientes ; il est facile de prévoir le résultat d'une semblable barbarie. Ce joyau de la nature disparaîtra. Tous les oiseaux à brillante parure sont poursuivis

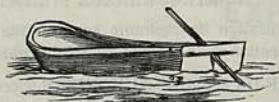
avec la même rapacité féroce. Cruelle coquetterie et mode abominable. Ne vaudrait-il pas mieux encourager la rubanerie, la fabrication des fleurs artificielles qui donnent du pain à tant de femmes laborieuses, que de rendre muets ces gosiers mélodieux, et d'anéantir ces petites créatures charmantes, que Dieu même a vêtues mieux que Salomon dans sa magnificence ?

(Bulletin de la Société protectrice des animaux.)

Explication du rébus de Mars : *Tel pain telle soupe.*

RÉBUS

AVOINE ET



SAR
THE



Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

G-782 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.